

46. Et ils iront dans le supplice éternel, mais les justes dans la vie éternelle.

46. Et ibunt hi insupplīcium æternum; justi autem in vitam æternam.

Joan. 5, 29; Dan. 12, 2.

## CHAPITRE XXVI

Jésus annonce sa Passion d'une manière définitive, (vv. 1 et 2). — Complot du Sanhédrin pour le faire mourir, (vv. 3-5). — Le repas et l'onction de Béthanie, (vv. 6-13). — Judas offre aux princes des prêtres de leur livrer son Maître, (vv. 14-16). — Jésus envoie deux disciples à Jérusalem pour y préparer la cène pascalle, (vv. 17-19). — Pendant le repas, il annonce qu'un des Douze le trahira, (vv. 20-25). — Institution de la Sainte Eucharistie, (vv. 26-29). — Jésus prédit le triple reniement de S. Pierre et la fuite des Apôtres, (vv. 30-35). — L'agonie de Gethsémani, (vv. 36-46). — Arrestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, (vv. 47-56). — Le Sauveur comparait devant le Grand Conseil qui le condamne à mort, (vv. 57-68). — Reniement de S. Pierre, (vv. 69-75).

1. Lorsque Jésus eut achevé tous ces discours, il dit à ses disciples :

1. Et factum est, cum consummasset Jesus sermones hos omnes, dixit discipulis suis :

gen un texte rabbinique : « Illi non refece-  
runt animam pauperis cibo et potu; sic neque  
Deus, sit Benedictus! animas ipsorum in  
mundo futuro recipiet. »

47. — Les deux sentences ont été prononcées; Jésus, dans un épilogue majestueux et sublime, nous fait maintenant assister à leur exécution. — *Et ibunt hi...*; les réprouvés dont il a été parlé en dernier lieu. — *In sup-  
plīcium æternum* : mots effrayants, sur la  
signification desquelles il ne règne pas le  
moindre doute; de Wette lui-même, malgré  
son rationalisme ardent, est forcé de l'ad-  
mettre. Du reste, comme le remarque juste-  
ment S. Grégoire, Dial. iv, c. 44, « si falsa  
minatus est Christus, ut ab injustitia corrige-  
ret, etiam falsa pollicitus est, ut ad justitiam  
provocaret. » Les deux éternités, celle du  
ciel et celle de l'enfer, sont corrélatives : si  
l'une tombe, comment l'autre subsistera-t-elle?  
Cf. S. August. de Civitate Dei, xxi, 23.  
Aussi étaient-elles un dogme de foi chez les  
Juifs de même qu'elles le sont dans le catho-  
licisme. On ne trouverait pas, dans l'Écriture,  
un seul mot qui puisse faire espérer aux  
damnés la cessation de leurs souffrances.  
— *In vitam æternam*. Expression bien chère  
aux écrivains du Nouveau Testament, puis-  
qu'ils l'emploient jusqu'à 44 fois. Elle ne dé-  
signe pas simplement l'existence, même une  
existence heureuse et sans fin, mais la vie  
essentielle, la vie dans ce qu'elle a de plus  
parfait. — Notons, d'après Bengel, Gnomon,

in h. l., que la sentence n'est pas exécutée  
dans le même ordre qu'elle avait été pronon-  
cée. « Christus rex alloquetur prius justos,  
injustis audientibus : sed injusti prius abi-  
bunt, spectantibus justis. Sic damnati nihil  
vitæ æternæ videbunt : justi videbunt vindic-  
tam in illos ». — Jésus n'ajoute rien au  
mot « æternam » : la toile tombe et la double  
éternité commence, la décision étant sans  
appel. Le divin Maître achève ainsi ce ter-  
rible discours.

III. Troisième section. — Récit des souf-  
frances et de la mort du Sauveur,  
xxvi, 1-xxvii, 66.

Les fonctions prophétiques du Christ sont  
terminées : son rôle sacerdotal va commen-  
cer, car nous abordons ici la narration pro-  
prement dite de la Passion. Les quatre évan-  
gélistes se sont unis pour l'écrire, et, si  
nous ne les avons vus que rarement raconter  
tous ensemble le même fait, désormais leurs  
récits seront presque toujours parallèles.  
Aucun d'eux ne pouvait passer sous silence  
des événements d'une telle gravité, d'un tel  
intérêt pour le lecteur chrétien. Ils se com-  
plaisent même à nous fournir des détails plus  
nombreux que partout ailleurs. En effet, ils  
l'avaient compris, « l'histoire de la Passion  
est la plus haute et la plus sainte des his-  
toires, c'est le point central autour duquel  
roule toute l'histoire du monde », Heubner.

2. Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur.

Marc. 14, 1; Luc. 22, 1.

2. Vous savez que dans deux jours se fera la Pâque, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.

Les exégètes, comme les évangélistes, aiment à s'étendre sur ces incidents, si beaux malgré la tristesse dont ils sont empreints. Plusieurs ont même composé sur la Passion de Notre-Seigneur des monographies considérables dans lesquelles ils en étudient les moindres traits, en s'éclairant de toutes les lumières que peut procurer l'archéologie profane et sacrée. Nous signalons spécialement les ouvrages suivants au lecteur studieux : Ant. Bynæus, de Morte J. Chr., Amsterd. 1691-1698, 3 vol. in-4°; J. Val. Henneberg, Commentar über die Geschichte der Leiden u. des Todes Jesu Chr., Leipz. 1822 (ces deux auteurs sont protestants); Friedlieb, Archæologie der Leidensgeschichte, Bonn, 1842; Jos. Langen, die letzten Lebenstage Jesu, Fribourg-en-Brigau, 1864; C. Fouard, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Rouen 1876.

1. — Annonce définitive de la Passion, xxvi, 1-2.

CHAP. XXVI. — 1. — *Et factum est.* S. Matthieu emploie volontiers ces mots comme une formule de transition dans les circonstances solennelles; Cf. vii, 28; xi, 1; xiii, 53; xix, 1. Ils lui servent à introduire ici le dénouement final. — *Sermones hos omnes.* L'évangéliste voudrait-il parler de tous les discours prononcés par Notre-Seigneur depuis le début de sa Vie publique? S. Thomas d'Aquin, Wichelhaus, Bisping, etc., l'ont pensé. Mais nous croyons qu'il fait seulement allusion aux dernières instructions de Jésus, contenues dans les trois derniers chapitres, xxiii-xxv, et adressées en partie au peuple, en partie aux Apôtres. Le pronom démonstratif *τούτων* rend cette opinion sinon certaine, du moins tout à fait probable. — *Dixit discipulis...* Quand leur fit-il la confidence que nous allons entendre? Selon toute vraisemblance, peu d'instants après avoir achevé son discours eschatologique, par conséquent le mardi soir. La phrase même de S. Matthieu paraît le dire assez clairement; car elle suppose qu'il n'y eut pas d'intervalle notable entre la conclusion du Discours et la communication faite aux Douze par le Sauveur. Voilà donc Jésus retiré désormais dans le cercle calme et intime des siens, se préparant d'une manière immédiate au sacrifice.

2. — *Scitis*; il s'agissait d'un fait bien manifeste. — *Post biduum*; dans le grec, *μετὰ δύο ἡμέρας*, après deux jours. Cette date est assez vague en elle-même, parce qu'elle autorise plusieurs manières de supputer les

jours. Il est cependant probable qu'elle équivaut à notre formule « après-demain ». La Pâque commençant cette année-là dans la soirée du jeudi, comme nous le dirons plus loin, Cf. 7. 47 et le commentaire, ce dû être réellement le mardi que Jésus-Christ tint ce langage à ses Apôtres. — *Pascha fiet*, c'est-à-dire « agetur, celebrabitur ». La Pâque était la première et la plus solennelle des trois grandes fêtes de l'année ecclésiastique chez les Juifs. Son nom hébreu était *פסח*, *Pésach*, en araméen *ܡܫܚܐ*, *Pas'cha*, d'où les Septante ont fait *τὸ πάσχα* et les Latins « Pascha ». Au livre de l'Exode; chap. xii, où son origine est racontée, on voit qu'elle fut instituée en souvenir de la dixième plaie d'Egypte. L'ange de Jéhova, passant devant les maisons pendant la nuit qui suivit la première célébration du festin pascal, immola tous les premiers-nés des Egyptiens; ceux des Hébreux furent sauvés par le sang de l'agneau dont ils avaient marqué leurs portes. De ce passage terrible ou miséricordieux dérivait l'appellation de la solennité (« P'phase id est transitus », Ex. xii, 41), d'après les indications de Dieu lui-même; Cf. Ex. xii, 27, 28. C'est ce qu'indiquent les traductions grecques du mot *פסח* données par Aquila (*ὑπερβασις*) et par Josephé (*ὑπερβασις*). Voir du reste Gesenius, Thesaurus, s. v. *פסח*. — La fête de Pâque commençait le soir du 14 nisan et durait toute une octave à partir de ce moment, c'est-à-dire jusqu'au soir du 21. Le 15 et le 21 étaient les deux jours principaux : on les chômaient d'obligation. Jésus fait évidemment allusion à la soirée préliminaire du 14, aux premières vêpres, dirions-nous aujourd'hui, puisqu'il parle de la trahison de Judas, qui eut lieu vers la fin de cette même soirée. — *Tradetur...* Rappelant aux Douze des révélations antérieures, Cf. xvi, 21; xx, 48, le divin Maître ajoute que la Pâque prochaine amènera pour eux et pour lui de graves événements. C'est alors en effet que le Fils de l'homme sera trahi, crucifié, ainsi qu'il l'a prédit. Cette prophétie ajoute aux précédentes un élément nouveau : elle fixe d'une manière très-précise l'époque de la Passion du Christ. Jésus ne veut pas que les Apôtres soient pris au dépourvu par l'arrivée soudaine, imprévue d'un pareil fait. — Dans le grec, on lit *παράδοται* au présent (de même *ἵσταται*) : ce temps marque mieux la proximité de la Passion et surtout son caractère irrévocable. « Totum se comparabat Jesus ad patiendum et id jam agebant hostes », dit fort bien Bengel. La phrase « et Filius... »

3. Alors les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans le palais du grand prêtre, qui s'appelait Caïphe,

4. Et tinrent conseil pour se saisir de Jésus par ruse et le mettre à mort.

5. Mais ils disaient : Pas le jour

3. Tunc congregati sunt principes sacerdotum et seniores populi in atrium principis sacerdotum, qui dicebatur Caïphas :

4. Et consilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent, et occiderent.

5. Dicebant autem : Non in die

semble ne pas dépendre du verbe « Scitis » : à une chose connue elle en rattache une autre dont la date était inconnue.

2 — Complot du Sanhédrin, §§. 3-5.  
Parall. Marc. xiv, 1-2; Luc. xxi, 1-2.

3. — *Tunc* se rapporte aux deux premiers versets de ce chapitre et désigne encore la soirée du mardi. Au moment même où Jésus tenait aux Apôtres le langage que nous venons d'entendre, les membres du Sanhédrin se réunissaient donc pour comploter contre lui. Souvenons-nous qu'en ce jour-là, quelques heures auparavant, il les avait profondément humiliés, ouvertement accusés devant le peuple; Cf. xxi, 23 et ss., 46; xxii; xxiii. Le Sauveur annonce sa mort : ses ennemis la décident. Lui, il en connaît l'heure précise : pour eux l'époque est incertaine. Il y a là un rapprochement et un contraste frappants. — *Principes sacerdotum et seniores...* La « *Recepta* » grecque mentionne également les Scribes, οἱ γραμματεῖς, d'où il suit que nous allons assister à une réunion complète et officielle du Sanhédrin. Voir sur la composition de ce corps célèbre II, 4 et le commentaire. — *In atrium principis...* L'assemblée n'a pas lieu dans le Gazzith, ou salle « des pierres taillées », qui était située dans les dépendances du temple (Voir Ancessi, Atlas archéologique, pl. ix et x) et où devaient régulièrement se tenir les séances de ce genre : mais elle est convoquée chez le prince des prêtres, son président. Nous essaierons d'indiquer plus bas les motifs de cette anomalie. L'expression latine « *atrium* » correspond au grec αὐλή, et désigne tantôt une grande pièce rectangulaire communiquant immédiatement avec le vestibule et pouvant servir de lieu de réunion (Cf. A. Rich, Dictionn. des antiq. rom. et grecq. s. v. Atrium), tantôt une cour intérieure entourée de galeries et de portiques, Cf. §§. 58-69, etc., tantôt enfin par synecdoche la maison même dont l'atrium faisait partie. Nous nous arrêtons ici à ce dernier sens avec plusieurs exégètes (Fritzsch, de Wette, Schegg. Cf. Bretschneider, Lexic. man. t. I, p. 144). L'évangéliste note comme une circonstance extraordinaire que le grand Conseil s'assembla

dans le palais du grand-prêtre. — *Qui dicebatur Caïphas.* « *Dicebatur* », l'expression est d'une exactitude parfaite ; le vrai nom du prince des prêtres était Joseph; Cf. Fl. Joseph. Ant. xviii, 2, 2 et 4, 3. Le surnom de Caïphe (Καίφας, dérivé peut-être de כִּיפָה, *Caïefa*, « *depressio* » ; Cf. Winer Biblisches Realwörterbuch, s. v. analogue selon d'autres au mot Céphas) était devenu sa dénomination usuelle et populaire. Cet homme sinistre avait été élevé au souverain Pontificat par le procureur Valérius Gratus : il en exerça les fonctions pendant 47 ou 48 ans, jusqu'à ce qu'il fut déposé par le Proconsul Vitellius, a. D. 36. La suite du récit évangélique nous dévoilera son caractère et la part qu'il prit à la condamnation de Jésus. La toute-puissance ecclésiastique et la toute-puissance judiciaire qu'il réunissait entre ses mains en faisaient alors le plus haut personnage du Judaïsme.

4. — *Consilium fecerunt.* Conseil ou plutôt conciliabule satanique, ainsi qu'il ressort de la ligne suivante. — La conjonction *ut* indique tout à la fois le but et le résultat de l'assemblée. — *Jesum dolo tenerent.* Tel fut l'objet principal de la discussion : arrêter Jésus par ruse, d'une façon clandestine, sans exciter aucun émoi parmi ses partisans. — *Et occiderent.* La mort du Sauveur avait déjà été décidée depuis assez longtemps, Cf. xii, 14; Marc. iii, 6; récemment encore on était revenu sur ce projet d'une manière définitive, Cf. Joan. x, 47-53. Cette fois, il s'agit donc avant tout de son arrestation. Aussi le substantif « *dolo* » ne retombe-t-il que sur le premier des deux verbes. Quand Jésus sera tombé entre les mains des Sanhédristes, ils n'auront plus besoin de ruse pour le faire disparaître : le principal est de se saisir de sa personne. Déjà l'on voit qu'il ne faudra pas s'attendre à un procès régulier : ces détails préliminaires laissent deviner que le Sanhédrin visait « à une exécution sommaire, si ce n'est à un assassinat ». Reuss, Hist. Evangélique, p. 649.

5. — *Dicebant autem.* Après cette décision générale, ils prennent une détermination particulière. — *Non in die festo*, scil. « *hoc fiat* ». Dans le grec, ἐν τῇ ἑορτῇ, pendant la fête, c'est-à-dire pendant toute l'octave pas-

festus, ne forte tumultus fieret in populo.

6. Cum autem Jesus esset in Bethania, in domo Simonis leprosi,

de la fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple.

6. Or, lorsque Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux,

cale. En effet, le danger eût été à peu près le même jusqu'à la fin, la plupart des pèlerins venus à Jérusalem pour la Pâque ne s'en allant qu'à l'issue complète de la solennité. La Vulgate semble à tort restreindre l'expression au premier jour de la fête. D'après Wieseler, Chronol. Synopse, p. 367, *ἐορτή* désignerait ici le local où la fête était célébrée : mais c'est là une traduction tout à fait arbitraire, que rien ne peut justifier. — *Ne forte tumultus*. Les Sanhédristes qui opinent en faveur d'un délai allèguent ainsi leur motif déterminant. Parfois sans doute il arrivait aux autorités juives de retarder les exécutions capitales jusqu'à l'époque des grandes fêtes, afin de produire sur les masses une salutaire impression d'effroi par le spectacle des supplices qui attendaient les coupables ; mais, dans le cas actuel, on comprenait que l'effet pourrait être totalement manqué, bien plus, qu'un mouvement séditieux était fort à craindre, le peuple étant en grande partie favorable à Jésus. Ses plus chauds partisans n'étaient-ils pas des Galiléens, c'est-à-dire des hommes remuants, facilement irritables ? A cette époque, du reste, rien n'était plus commun à Jérusalem qu'une émeute au moment d'une fête. Les paroles suivantes de Flav. Josèphe, Bell. Jud. I, 4, 3 ; Cf. II, 12, 1 ; IV, 7, 2, prouvent que ses compatriotes étaient coutumiers du fait : *Ἐπανίσταται τὸ Ἰουδαϊκὸν ἐν ἐορτῇ μέγιστα γὰρ ἐν ταῖς εὐωχίαις αὐτῶν στάσις γίνεται*. L'avis d'attendre la fin de la Pâque et le départ de la foule était donc très-prudent, car il assurait la réussite du projet antérieurement adopté. Il paraît toutefois manifeste qu'il ne portait pas sur le fait de l'arrestation de Jésus, laquelle devait avoir lieu le plus tôt possible, dès qu'une circonstance heureuse la faciliterait : il ne concernait probablement que l'exécution du Sauveur. — Telle fut la résolution votée en dernier lieu. Et pourtant, chose étonnante, Notre-Seigneur fut mis à mort publiquement, non-seulement durant l'octave pascalle, mais, selon l'opinion que nous croyons la plus probable, au jour principal de la solennité, le 15 nisan, au su et vu de tout le peuple. Pourquoi ce brusque revirement d'idées ? Sans nul doute, parce que le Sanhédrin apprit bientôt que ses craintes de sédition n'étaient pas fondées, et il l'apprit quand il vit Judas, l'un des Apôtres, trahir si facilement son Maître. Jésus, qu'ils supposaient tant aimé du peuple, avait

donc des adversaires jusqu'au sein de son cercle le plus intime ? Assurément, tout un parti nombreux parmi ses partisans pensait comme Judas, agirait comme Judas, et l'on pouvait sans danger affronter l'opinion publique. La victoire serait ainsi plus éclatante pour les Pharisiens. la défaite de Jésus serait plus écrasante. C'est pour cela que le Grand Conseil revint plus tard sur sa décision. — On trouvera dans Fabricius, Codex apocr. Nov. Test. t. III, p. 487 et ss., le protocole apocryphe de la séance du Sanhédrin que S. Matthieu a résumée dans ces trois versets. Des pièces encore plus intéressantes, recueillies par MM. les abbés Lémann et réunies dans leur récent opuscule : Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ, Lyon, 1876, permettent de reconstituer en grande partie la liste des personnages qui composaient alors le Grand Conseil des Juifs, et d'apprécier leur valeur morale. En lisant ces documents, on comprend que, d'une cour suprême ainsi constituée, abstraction faite de la haine qu'elle portait à Jésus, celui-ci ne pouvait attendre ni justice, ni pitié.

3. — Le repas et l'onction de Béthanie, §§. 6-13. — Parall. Marc. xiv, 3-9 ; Joan. xii, 1-11.

6. — *Quum autem...* S. Luc a raconté plus haut, VII, 37 et ss., une histoire semblable, dans laquelle on voit pareillement une femme s'approcher de Jésus tandis qu'il est à table chez un Juif nommé Simon, et lui parfumer les pieds qu'elle essuie ensuite avec ses cheveux. Serait-ce le même repas ? la même onction ? Non, car il existe entre les récits des différences notables qui seront indiquées dans l'explication du troisième Evangile. En outre la date n'est évidemment pas la même. Il faut être rationaliste pour vouloir réunir quand même les deux faits, et pour attribuer à une tradition mensongère la séparation d'événements qui s'étaient confondus à l'origine. Mais, si les uns veulent ravir injustement à l'Evangile quelques-uns de ses plus beaux fleurons, d'autres multiplient les incidents sans raison comme sans utilité. C'est ainsi qu'Origène, S. Jérôme, Théophylacte, Lightfoot, etc., admettent jusqu'à trois onctions, parce qu'ils ne croient pas pouvoir concilier la narration de S. Jean avec celle de S. Matthieu et de S. Marc. Nous réfuterons cette erreur en son lieu. Voir Joan. XII, 4-14.

7. Une femme ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux s'approcha de lui et le versa sur sa tête pendant qu'il était à table.

8. Les disciples voyant cela s'indignèrent, disant : Pourquoi cette perte ?

7. Accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, et effudit super caput ipsius recumbentis.

Joan. 11, 2 et 12, 3; Marc. 14, 8.

8. Videntes autem discipuli, indignati sunt, dicentes : Ut quid perditio, hæc ?

et le commentaire. — *In Bethania*. Cf. xxi, 1 et l'explication. La date du repas et de l'onction de Béthanie est pour les exégètes un objet de sérieuse discussion. Plusieurs, supposant qu'il règne ici un enchaînement parfait dans la relation de S. Matthieu, maintiennent l'époque fixée au v. 2. D'après eux, les trois incidents que nous avons rencontrés depuis le commencement du chap. xxvi (Cf. vv. 1-2; 3-5; 6 et suiv.) auraient eu lieu en un seul et même jour, le mardi saint, avant-veille de la Pâque. Mais ces auteurs semblent n'avoir pas lu les lignes suivantes de S. Jean, xii, 1-3, qui leur infligent un formel démenti : « Jesus ergo ante sex dies Paschæ venit Bethaniam...; fecerunt autem ei cenam ibi... Maria ergo accepit libram unguenti... et unxit pedes Jesu ». Tout est clair dans ce récit, la date de l'onction est nettement déterminée : elle eut lieu six jours avant la Pâque, c'est-à-dire le vendredi ou le samedi qui précéda immédiatement la Passion. S. Matthieu et S. Marc n'ont donc pas donné à ce fait sa place chronologique : ils en ont reculé volontairement la narration, qu'ils reprennent maintenant d'une manière rétrospective. Nous verrons plus bas, v. 14, quel motif a pu leur inspirer l'idée de ce déplacement. — *Simonis leprosi*. C'est le nom de celui qui fut l'hôte du Sauveur en cette circonstance mémorable. L'épithète de « lépreux » était un surnom soit ancien déjà et héréditaire dans sa famille où il y aurait eu autrefois quelque personne atteinte de la lèpre, soit récent et personnel, en souvenir de sa guérison opérée peut-être par Jésus lui-même. Simon étant une dénomination très-commune chez les Juifs, on distinguait d'ordinaire par des surnoms ceux qui la portaient : v. g. Simon Bar-Jona, Simon le Cananéen, etc. Des traditions qui paraissent apocryphes font de Simon le lépreux tantôt le père de Lazare, tantôt le mari de sainte Marthe; Cf. Niceph. Hist. Eccl. I, 27. Il est du moins vraisemblable qu'il était l'ami de S. Lazare et de ses deux sœurs. Quelques auteurs ont pensé, mais sans le moindre fondement, qu'il était déjà mort à cette époque.

7. — *Accessit ad eum* : pendant un repas solennel qui fut donné en l'honneur de Jésus dans la maison de Simon. — *Mulier*. S. Jean

a conservé son nom : c'était Marie, sœur de Marthe et de Lazare, l'ami si dévouée du Sauveur. Cf. Luc. x, 39 et ss.; Joan. xi, 1 et ss. — *Habens alabastrum*. On nommait ainsi chez les Grecs (ἀλάβαστρος ou ἀλάβαστρον) de petits vases ordinairement à long col où l'on conservait les parfums de prix. Plin. l'Ancien, Hist. Nat. III, 20, dans la définition qu'il en donne, montre d'où leur venait ce nom : « Vas unguentarium quod ex alabastrite lapide ad unguenta e corruptione servanda excavare solebant. » Leur matière était donc ordinairement l'albâtre, substance calcaire de couleur blanchâtre qui se polit comme le marbre, mais qui se taille très-facilement. Souvent aussi ils étaient d'onix ou d'autres substances précieuses. Cf. Smith, Diction. of the Bible, s. v. Alabaster : plusieurs gravures sont jointes à l'article; A. Rich. Dictionn. des Ant. rom. et grecq. p. 19. — *Unguenti pretiosi*. Le parfum renfermé dans le vase était du nard, d'après S. Marc et S. Jean. Judas en fixa la valeur à trois cents deniers, Joan. xii, 5. — *Super caput* : de même S. Marc. S. Jean dit au contraire : « Unxit pedes Jesu ». La conciliation est aisée; pour la faire, il suffit de dire que Marie parfuma et la tête et les pieds du Sauveur. En agissant de la sorte, la sœur de Lazare ne se livrait pas à une démonstration extraordinaire, car c'était la coutume chez les Juifs, Cf. Ps. xxii, 5; Luc vii, 46, de répandre pendant les repas des huiles précieuses et des eaux de senteur sur la tête des invités de distinction qu'on voulait honorer d'une manière particulière. Elle avait toutefois dans le cas actuel une raison spéciale qui sera révélée plus bas (v. 12) par Jésus. — *Recumbentis* : couché à table, à la façon des anciens.

8. — *Videntes discipuli*. S. Marc : « Erant quidam indigne ferentes »; S. Jean : « Dixit unus ex discipulis ejus, Judas Iscariotes ». S. Matthieu généralise selon son habitude, pour abrégé. On comprend fort bien du reste que, Judas ayant exprimé à ses voisins de table le mécontentement que lui causait l'acte ou plutôt la dépense de Marie, plusieurs autres disciples aient partagé ses idées et s'en soient faits l'écho. Mais tandis que le traître ne pensait en réalité qu'à son profit

9. Potuit enim istud venumdari multo, et dari pauperibus.

10. Sciens autem Jesus, ait illis : Quid molesti estis huic mulieri? opus enim bonum operata est in me.

11. Nam semper pauperes habetis vobiscum : me autem non semper habetis.

12. Mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, ad sepeliendum me fecit.

9. Car ce parfum pouvait se vendre à très-haut prix, et ce prix être donné aux pauvres.

10. Mais Jésus le sachant, leur dit : Pourquoi inquiétez-vous cette femme? Car elle a accompli envers moi une bonne œuvre.

11. Car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais moi vous ne m'avez pas toujours.

12. Cette femme, en répandant ce parfum sur mon corps, l'a fait pour m'ensevelir.

personnel, les autres étaient vraiment guidés par leur souci des pauvres. — *Perditio hæc* : la perte du parfum. C'était pour eux une prodigalité inutile. Quelques gouttes de nard précieux n'auraient-elles pas suffi à la rigueur!

9. — *Potuit enim*. Ils essaient de justifier leur jugement sévère. — *Istud*, scil. « unguentum ». — *Venumdari multo*. Nous avons déjà indiqué, d'après S. Jean, Cf. Marc. xiv, 5, la valeur considérable du parfum répandu sur la tête de Jésus. Plin. Hist. Nat. xii, 26; xiii, 4, va plus loin, car il fixe le prix du nard à 400 deniers la livre : c'était l'équivalent du salaire d'un ouvrier pour toute une année de travail. — *Et dare pauperibus*. Cette destination du parfum eût été, au dire des disciples, beaucoup plus méritoire et beaucoup plus convenable. Mais, dit très-bien M. de Pressensé, Jésus-Christ, son temps, sa vie... p. 554, « l'argument des pauvres opposé à Marie n'est qu'un sophisme. C'est bien le cas de répéter : Il faut faire ceci et ne pas négliger cela. Certes, celui qui s'est identifié aux pauvres et a dit que ce qu'on leur ferait on le ferait à lui-même, a suffisamment garanti leurs intérêts. La piété ne saurait prendre exclusivement la forme de l'aumône ; il faut aussi qu'elle remonte directement à Dieu en Jésus, sous peine de ne plus le reconnaître bientôt sous le voile de la pauvreté et de ne plus accomplir qu'un acte purement humain. Les pauvres ont tout à gagner à cette adoration ; c'est quand le nard précieux a été répandu que les mains s'ouvrent le plus généreusement pour les secourir. Celui qui est avare pour Dieu le sera pour ses créatures... A côté des devoirs journaliers et permanents de la charité qu'il ne faut pas négliger, il y a des occasions extraordinaires où la piété doit se manifester d'une manière exceptionnelle et suivre librement son impulsion ».

10. — *Sciens autem Jesus*. Jésus devine leurs pensées ; ou bien, leurs murmures parviennent jusqu'à lui. Il aurait pu adresser aux

coupables des reproches sévères ; mais, tout en faisant avec chaleur l'apologie de sa sainte amie, il préfère les reprendre avec bonté, mêlant suivant sa coutume l'instruction à la réprimande. — *Molesti estis* ; dans le grec, κόποις παρέχετε. Pourquoi faites-vous de la peine...? — *Huic mulieri*. « In ipsum Dominum, observe judicieusement Bengel, incivilliter agebant discipuli : sed id ipse minus reprehendit quam molestiam mulieri exhibitam ». C'est elle en effet qu'il défend avant tout. — *Opus bonum* ; le grec porte ἔργον καλόν, « une belle œuvre » : ce qui est beau dans l'ordre moral est bon par là-même, et réciproquement. L'acte de Marie à l'égard de Jésus portait l'empreinte visible de cette beauté, et par conséquent de cette bonté : il respirait les sentiments les plus vifs de l'amour, de la foi, de la piété envers Jésus.

11. — Tirant des murmures de ses disciples un argument personnel, Notre-Seigneur établit entre les pauvres et lui-même un contraste qui aura pour effet de mettre davantage en relief la faute des mécontents. — *Semper pauperes...* ; ils ont et auront toujours auprès d'eux quantité de pauvres et, s'ils le veulent, ils pourront leur faire du bien. Cf. Marc. xiv, 7. — *Me autem non semper...* Litote qui signifie : Je ne suis avec vous que pour bien peu de temps. N'ayant à jouir de la présence visible de leur Maître que pendant un nombre de jours si restreint, ils n'auront plus guère l'occasion de rendre honneur à sa sainte humanité. Pourquoi donc voient-ils avec tant de déplaisir l'hommage qu'on vient de lui rendre?

12. — *Mittens enim hæc...* Jésus développe les dernières paroles du verset qui précède, afin de montrer sous son vrai jour l'action mystérieuse de Marie et d'en dévoiler le symbolisme remarquable, l'éclatant mérite. Vous ne m'avez pas toujours et vous semblez ne pas vous en préoccuper ; mais cette femme y pense, et c'est pourquoi elle m'honore de la

13. En vérité je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier, on dira aussi en mémoire d'elle ce qu'elle a fait.

14. Alors, un des Douze qui s'appelait Judas Iscariote alla aux princes des prêtres,

15. Et leur dit : Que voulez-vous

13. Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus.

14. Tunc abiit unus de duodecim, qui dicebatur Judas Iscariotes, ad principes sacerdotum,

Luc. 22, 4; Marc. 14, 10.

15. Et ait illis : Quid vultis mihi

sorte. Ne voyez-vous pas que ce qu'elle vient de faire est un embaumement anticipé? — *Ad sepeliendum me.* Le verbe grec *ἐνταφιάσαι*, « sepulcro aptare », a un sens plus étendu que le latin « sepeire » : il résume les nombreux devoirs funèbres (lavages, onctions, embaumement, revêtement) que les anciens, et les Orientaux surtout, rendaient aux corps des trépassés avant de les porter au tombeau. Ces devoirs, la sœur de Lazare les avait rendus par avance à Jésus-Christ en vertu d'un pressentiment prophétique; ou du moins, si elle n'avait pas songé à la signification figurative de son onction, Dieu lui avait inspiré cet acte comme un type inconscient de la mort prochaine du Sauveur.

13. — *Amen dico.* Après la louange, la récompense. La promesse qui va sortir des lèvres de Jésus est unique en son genre : le divin Maître la prononce d'une manière emphatique, après l'avoir placée sous la sauvegarde du serment. — *Ubicumque prædicatum fuerit...* : c'est-à-dire en tous lieux et dans tous les temps, d'après d'autres paroles de Jésus, Cf. xxviii, 19-20. — *Hoc Evangelium*; Cf. xxiv, 14. La prédication évangélique; la vie, les mystères, la doctrine du Fils de l'homme. — *In toto mundo*; ces mots déterminent le sens de « ubicumque ». — *Dicetur et quod hæc...* La prophétie s'est admirablement accomplie. « Ecce id, quod dixit, factum est; et quocumque terrarum ibis, hanc mulierem prædicari audies... Quis hoc vulgavit et prædicavit? Loquentis virtus. Certe regum multorum et ducum, quorum etiam monumenta manent, gesta tacentur...; quod autem mulier oleum effuderit in domo leprosi..., id per orbem cantant omnes, ac post tantum temporis rei gestæ memoria non minuitur. Sed Persæ, Indi, Scythæ, Thraces, Sauromatæ, Mauri, qui Britannicæ insulas incolunt, quod in Judæa in domo quadam, nec palam, factum est, prædicant », S. Jean Chrys. Hom. lxxx, in Matth. Quelle gloire pour Marie de voir son nom à tout jamais associé à l'Evangile et à la Passion de Jésus!

4. — *Trahison de Judas* §§. 14-16.

Parall. Marc. xiv, 40-44; Luc. xxi, 3-6.

14. — *Tunc abiit.* Pour ne pas commettre d'erreur au sujet de cette date et de l'événement qu'elle introduit sur la scène évangélique, il faut se souvenir que les §§. 6-13 ne sont pas à leur place régulière (Voir la note du §. 6), et qu'ils auraient fait partie du chapitre xxi, si le narrateur eût suivi rigoureusement l'ordre des temps. De la sorte, le §. 14 se rattache d'une manière immédiate aux versets 3-5, et nous avons deux « tunc » parallèles, qui représentent l'un et l'autre la soirée du mardi saint. Le Sanhédrin avait tramé contre Jésus le noir complot que nous savons : au même instant, par une coïncidence providentielle, Judas se décidait à trahir son Maître. Nous rechercherons bientôt les motifs qui ont pu pousser le traître à un acte si infâme, Cf. §. 45 : son mobile déterminant ou, pour employer une image populaire, la goutte d'eau qui fit déborder le vase déjà plein, fut sans doute le reproche que Jésus adressa dans la maison de Simon-le-lépreux à quelques disciples mécontents et plus spécialement à lui; Cf. Joan. xii, 4 et ss. C'est pour cela que S. Matthieu et S. Marc ont rompu en cet endroit la chaîne chronologique des faits, afin de rapprocher la trahison de Judas de l'onction de Marie. — *Unus ex duodecim.* Les évangélistes associent habituellement cette formule à l'action de Judas pour en faire ressortir toute l'énormité. — *Ad principes sacerdotum.* L'hostilité de la caste sacerdotale à l'égard de Jésus n'était un secret pour personne; elle s'était tout récemment encore affichée au grand jour. Il est naturel que Judas ait songé à en profiter pour atteindre ses propres fins. Il va donc trouver quelques-uns des princes des prêtres. Ceux-ci sortaient précisément de la séance dans laquelle l'arrestation de Jésus avait été votée : on juge de leur surprise et de leur joie maligne.

15. — *Quid vultis mihi dare.* Offre révoltante et cynique qui, mieux que les raisonnements étranges de nos beaux esprits contemporains, montre sous son vrai jour le caractère de Judas et la nature de son

dare, et ego vobis eum tradam? At illi constituerunt ei triginta argenteos.

me donner et je vous le livrerai? Et ils lui assurèrent trente pièces d'argent.

œuvre. S'il est exact de dire, à certains points de vue, que la trahison de Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'un de ses Apôtres constitue un « problème psychologique des plus difficiles » (Reuss, Hist. évang. p. 623), il est faux d'ajouter que « nos Evangiles ne nous fournissent que des éléments insuffisants pour sa solution. » Non-seulement ils signalent le fait matériel de la trahison, mais ils en laissent encore entrevoir assez clairement les causes morales. Aussi les Pères et les anciens auteurs avaient-ils estimé Judas à sa juste mesure; Cf. S. August. de Cons. Evang. III, 4; S. Jérôme in h. l.; Maldonat, Corn. a Lap., Jansénius, etc. Mais ceux qui, de nos jours, ont attaqué Jésus avec tant de violence, n'avaient-ils pas intérêt à prendre le parti du traître, à pallier leur faute en excusant la sienne? C'est ainsi qu'ils ont cherché à l'idéaliser, à le transformer en héros tragique. « Sans nier, écrit M. Renan, Vie de Jésus, 1re édit. p. 382, que Judas de Kerieth ait contribué à l'arrestation de son Maître (même à M. Renan, il serait assez difficile de le nier!) nous croyons que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. Il y eut peut-être dans son fait plus de maladresse que de perversité... Il ne semble pas qu'il eût complètement perdu le sentiment moral puisque, voyant les conséquences de sa faute, il se repentit et, dit-on, se donna la mort. » Pourquoi ne pas dire simplement, comme d'autres auteurs l'insinuent, que Judas a livré son Maître par excès d'amour? Croyant fermement au rôle messianique de Jésus, il ne voyait pas sans peine la lenteur avec laquelle il établissait son royaume. Pour l'obliger à sortir de cette réserve, il aurait fait semblant de le trahir, en le plaçant dans une situation telle que, toute retraite lui étant impossible, il devrait forcément proclamer sa mission divine, et recourir aux prodiges éclatants, aux manifestations populaires. Le trône de David serait ainsi rapidement et glorieusement conquis. (Cf. Schollmeyer, Jesus und Judas, p. 52, Lunebourg 1846; K. Hase, Leben Jesu, p. 231 et ss. 5e édit.) Sans s'avancer autant, divers écrivains modernes ont eu recours à des hypothèses pour le moins assez singulières, afin d'expliquer la conduite de Judas. Il aurait été mu, selon les uns, par un sentiment de haine sauvage et de vengeance féroce qui se serait éveillé dans son cœur, soit à la vue de S. Pierre nommé prince des Apôtres et de S. Jean choisi pour disciple privilégié, soit à la suite de quelques avertissements sérieux de Jésus; selon d'autres, par

un désappointement très-vif, le royaume messianique, sur les joies humaines et les gloires terrestres duquel il comptait, lui apparaissant désormais dans toute sa nudité au point de vue des espérances mondaines; suivant d'autres encore, par la crainte de voir bientôt Jésus renversé par ses puissants ennemis, auquel cas ses disciples seraient exposés aux dangers les plus graves. — Mais non, tels ne furent pas les mobiles réels et principaux de l'action de Judas : une sordide avarice, le désir d'un misérable gain dominèrent dans sa trahison tout autre motif. « C'était un voleur », lisons-nous en propres termes dans le récit inspiré, Joan. XII, 6; et ne peint-il pas lui-même son acte sous son caractère véritable, quand il dit brusquement aux princes des prêtres : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? » Un homme qui tient un pareil langage n'a rien que de vil et de vulgaire : une trahison proposée en termes semblables ne peut trouver aucun palliatif; c'est la plus honteuse et la plus détestable qui se puisse commettre. « Vide quantum sit Judæ scelus, quum sponte accesserit, quum pactione pecuniæ hoc fecerit! » S. Jean Chrys. Hom. LXXX in Matth. Nous verrons, en étudiant le quatrième Evangile, Cf. Joan. VI, 60 et suiv., que les sombres projets de Judas contre son Maître remontaient à une date assez éloignée; mais son âme n'était arrivée que par degrés à cet excès d'infamie et d'impudence. — *Et ego*. On dirait qu'il appuie sur ce pronom personnel. Moi, son apôtre; moi à qui la réussite sera si facile. Cf. Luc de Bruges, in h. l. — *Illi constituerunt*. « Nouvel Achitophel, Judas est reçu avec des transports de joie par les membres du Sanhédrin, comme le premier l'avait été au conseil des rebelles convoqué par Absalon », Lémann, Valeur de l'assemblée, etc. p. 54. D'après les récits de S. Marc, XIV, 11, et de S. Luc, XXII, 5, les princes des prêtres ne livrèrent pas aussitôt à Judas le prix de sa trahison : ils promirent seulement (« promiserunt, pacti sunt ») de le lui remettre plus tard, sans doute après qu'il aurait exécuté lui-même la partie du contrat qui le concernait. Bien que le verbe *ἐσθνασ*, employé dans la traduction grecque du premier Evangile, puisse signifier « ils pesèrent », par conséquent, ils remirent sur le champ, conformément à la coutume ancienne de peser les métaux précieux qui servaient dans les transactions d'achat et de vente avant l'existence de la monnaie; Cf. Zach. XI, 12; Hom. II. XIX, 247; XXII, 349; Xenoph. Cyrop. VIII, 2, 21. etc.), néanmoins il est très-usité



16. Et depuis ce moment il cherchait l'occasion de le livrer.

17. Or, le premier jour des azy-

16. Et exinde quærebat opportunitatem ut eum traderet.

17. Prima autem die azymorum,

dans le sens de « fixer, déterminer », que nous adoptons ici comme plus facilement conciliable avec les deux autres rédactions synoptiques. — *Triginta argenteos*. S. Matthieu est le seul à noter exactement la somme offerte à Judas. Ce qu'il appelle un ἀργύριον ou pièce d'argent ne peut être que le σικλὸς, sicle d'argent, (Gen. xxiii, 15; on l'appelle quelquefois simplement σικλός, « arg ent », par abréviation), autrement dit שקל הקדש, sicle du sanctuaire, qui valait un peu plus que le sicle commun. La monnaie sacrée entraînait seule dans le trésor du Temple : les prêtres n'en pouvaient pas promettre d'autre à Judas. Or le sicle du sanctuaire était, d'après l'historien Josèphe, Ant. iii, 8, 2, l'équivalent de quatre drachmes attiques, ou plus exactement, selon S. Jérôme, de 20 « obeli », c'est-à-dire trois drachmes et un tiers. Cf. Comm. in Mich. xix. Cent drachmes produisent dans notre monnaie la somme de 400 fr. environ : somme assurément bien faible, même si l'on tient compte des changements considérables survenus dans la valeur vénale et usuelle de l'argent depuis cette époque lointaine. Aussi a-t-on eu parfois recours à des suppositions de tout genre, pour expliquer que Judas s'en soit contenté. Les trente sicles n'étaient que des arrhes, dit le Dr Sepp. Leben Jesu, t. VI, p. 22. Les Sanhédristes agissaient ainsi par ironie, pensent d'autres auteurs; ou bien, Judas espérait obtenir davantage une fois sa trahison consommée. Les rationalistes (Strauss, de Wette, Ewald) trouvent plus simple d'affirmer que la tradition, c'est-à-dire la narration évangélique, est dans l'erreur. Assurément, la somme était relativement modique : mais, outre que la cupidité, quand elle a été surexcitée, se contente de peu, il faut voir dans cette circonstance un trait providentiel. Dieu permit qu'on offrît précisément trente sicles à Judas, pour réaliser ainsi l'oracle prophétique de Zacharie, xi, 12 et suiv.; Cf. Matth. xxvii, 9 : « Appenderunt mercedem meam triginta argenteos. » Les Pères aimaient déjà à faire observer que, d'après la Loi, Ex. xxi, 32, on payait cette même somme comme indemnité au maître dont on avait tué involontairement l'esclave. Le sang de Jésus, comme celui d'un esclave, fut donc payé trente pièces d'argent. — La légende s'est emparée des trente deniers pour leur attribuer une origine et des vicissitudes historiques tout-à-fait surprenantes. Voir Hoffmann, das Leben Jesu nach den Apokryphen, Leipzig, 1851, p. 333; Langen, die letzten Lebenstage Jesu, p. 41.

16. — *Et exinde*. A partir du moment où l'infâme marché avait été conclu. — *Quærebat* : Judas se tient aux aguets comme une bête fauve, épiant une occasion favorable de temps et de lieu (*opportunitatem*); dans le grec, ἐυκαιρίαν, mot expressif) pour livrer Jésus entre les mains de ses bourreaux. Nous l'avons vu (note du §. 5), le résultat de cette trahison fut de fixer l'incertitude du Grand Conseil. Il n'est plus question d'attendre que la fête soit passée, que les masses populaires se soient écoulées. On profitera du premier moment opportun puisque les circonstances sont si ouvertement favorables au Sanhédrin.

5. — *Préparation de la cène pascale*, §§. 17-19. — Parall. Marc. xiv, 12-16; Luc. xiii, 7-13.

JEUDI SAINT.

Le mercredi de la semaine sainte semble complètement passé sous silence dans les quatre Evangiles, du moins d'après le système chronologique en faveur duquel nous allons nous prononcer. Jésus demeura sans doute ce jour-là dans sa retraite de Béthanie, priant, méditant, se préparant à souffrir et à mourir. Aucun incident extraordinaire ne l'ayant marqué, les écrivains sacrés n'en ont pas tenu compte et ils nous conduisent directement au Jeudi Saint.

17. — Nous devons aborder ici l'une des questions les plus compliquées, les plus controversées de l'histoire évangélique, une question qu'il faut désespérer de voir jamais résoudre d'une manière satisfaisante pour tous, puisque, après des discussions séculaires qui l'ont agitée sous toutes ses faces, elle semble n'avoir pas fait un seul pas en avant et qu'elle sépare aujourd'hui encore les meilleurs exégètes en plusieurs camps opposés. Nous voulons parler de la Chronologie de la Passion. Jusqu'ici cependant, nous avons pu, jour par jour et sans beaucoup de peine, suivre Notre-Seigneur à travers les diverses péripéties de sa dernière semaine : mais c'est au point précis où nous sommes arrivés que commencent de grandes difficultés et de grandes divergences. Notre plan ne nous permettant pas de traiter à fond cet intéressant problème, nous devons nous contenter d'en étudier seulement les points les plus importants. Les lecteurs désireux de l'élucider d'une manière plus complète trouveront de nombreux matériaux dans les ouvrages suivants qui l'ont savamment étudié : Bynæus, de Morte J. Ch. 1, 3. §§ 49-32; Carpov, Apparatus antiquit. sacr. p. 429 et ss.; B. Lamy, Traité historique de l'anc. Pâque

accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : Ubi vis paremus tibi comedere Pascha ?

*Marc. 14, 12; Luc. 22, 7.*

mes, les disciples s'approchèrent de Jésus, disant : Où voulez-vous que nous vous préparions tout pour manger la Pâque ?

des Juifs où l'on examine à fond la question si Jésus-Christ fit cette Pâque la veille de sa mort, Paris, 1693 ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. II, p. 3., pag. 450 et ss. ; Calmet, *Dissertation sur la dernière Pâque de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (en tête du *Comment. sur l'Év. de S. Matth.*) ; Hardouin, *Comment. de supremo Paschate Christi*, Paris 1693 ; Jos. Langen, *die letzten Lebenstage Jesu*, chap. VI, p. 57-146 ; Fouard, *La Passion de Jésus-Christ*, chap. I, p. 1-20 ; Robinson, *English Harmony of the Gospels*, VIII, §§ 433-458 ; Andrews, *Life of Our Lord*, p. 423-460. — La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ remonte à l'an 782 de l'ancienne ère romaine, c'est-à-dire à l'an 29 de l'ère vulgaire rectifiée (45<sup>e</sup> année du règne de Tibère) : tel est le sentiment le plus probable et le plus commun (Voir le chapitre intitulé *Chronologie des Évangiles*, dans notre *Introduction générale*). Voilà pour l'année. Quant au jour, les évangélistes affirment très-catégoriquement que le Sauveur mourut un vendredi, peu de temps avant l'ouverture du repos sabbatal, Cf. Marc. xv, 42 ; Luc. xxiii, 54 ; Joan, xix, 31, et autemps de la Pâque. Mais était-ce le 15 nisan, c'est-à-dire le jour même de la Pâque, ou le 14 nisan, veille de cette grande solennité ? Tel est, en réalité, le point principal du débat, et c'est de lui surtout que nous avons à nous occuper. Mais on envisage habituellement le problème sous une autre forme. Comme la cène légale, qui était célébrée dès les premières vêpres, servait d'introduction à la Pâque juive, on se demande si le repas auquel Jésus-Christ participa la veille de sa mort avec les Douze doit se confondre avec elle, ou si ce fut un festin pascal anticipé. Dans le premier cas, Notre-Seigneur serait mort le 15 nisan, le grand jour de la solennité ; dans le second cas, sa Passion aurait eu lieu le 14 nisan, la veille de la Pâque. — En quel jour le Sauveur mangera-t-il donc l'agneau pascal ? La question serait toute tranchée s'il n'existait que trois rédactions évangéliques, celles des synoptiques ; car il y est dit clairement et en divers termes que Jésus mangea la Pâque en même temps que ses corréligionnaires « le premier jours des pains Azymes », c'est-à-dire le 14 nisan au soir, ainsi qu'il était prescrit par la Loi ; Cf. Matth. xxvi, 17 et ss. ; Marc. xiv, 12 et ss. ; Luc. xxii, 7 et ss. Il n'y a pas l'ombre d'un doute à ce sujet ; le témoignage des trois évangélistes est irrécusable, et

les expressions qu'ils emploient ne sauraient signifier autre chose. Toute la difficulté vient de S. Jean, dont le récit semble, à première vue, contredire celui des autres Évangiles, en fixant un jour plus tôt la manducation de l'agneau pascal par Jésus-Christ. Trois passages surtout méritent d'être allégués : XIII, 4 ; XVIII, 28 ; XIX, 14. Dans le premier, il est dit que le dernier repas de Jésus avec ses disciples eut lieu avant le commencement de la fête. Dans le second, nous apprenons que le vendredi matin, au moment où Notre-Seigneur comparut devant Pilate, les Juifs n'avaient pas encore mangé la Pâque. Dans le troisième enfin, le jour où Jésus fut crucifié est appelé « parasceve Paschæ », le jour des préparatifs pour la fête. Il suit de là que, cette année, la Pâque aurait été célébrée un samedi et la cène légale un vendredi soir ; donc Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait devancé d'un jour la manducation de l'agneau pascal. Voilà l'état des faits d'après les récits de l'Évangile : les synoptiques déclarent que Jésus-Christ mangea la Pâque au temps prescrit et mourut le jour de la fête ; S. Jean paraît dire au contraire qu'il ne put célébrer la sainte cène à l'heure légale, puisqu'il fut crucifié avant que la solennité fût régulièrement commencée. Comment concilier des affirmations qui semblent si opposées ? Les rationalistes ne s'en inquiètent guère. Pour eux, la contradiction est palpable, flagrante : il est impossible de la faire disparaître. Mais elle ne les gêne pas, disent-ils, Cf. Ed. Reuss, *Histoire Evang.* p. 628 ; ou plutôt elle les arrange beaucoup, puisqu'ils partent de là pour attaquer la véracité et partant la divinité des Évangiles. Nous ne les suivrons pas sur ce terrain de la négation, car nous croyons avec l'Eglise que les écrivains sacrés ne peuvent pas se contredire véritablement, *ἕως ὅντος τοῦ ἁγίου πνεύματος τοῦ διὰ πάντων λαλῆσαντος*, ainsi que s'exprimait Philoponus, traitant de cette même question, *De Pasch. Disput.* ap. Gallandi, *Biblioth. vet. Patr.* t. XII, p. 605. Passons donc aux systèmes imaginés par les exégètes croyants pour mettre S. Jean d'accord avec les synoptiques. On en peut faire deux classes principales. Suivant une première opinion, tous les évangélistes fixeraient la date de la mort du Sauveur au 14 nisan, celle de la dernière cène au 13 nisan. D'après un autre sentiment, les évangélistes s'entendraient pour dire que Jésus a été crucifié le 15 nisan, et qu'il a célébré le festin pascal le 14. Les partisans

de ce dernier système ont, ce semble, une tâche relativement plus facile quand il s'agit de donner des preuves. Leur rôle consiste 1<sup>o</sup> à s'appuyer sur l'autorité des synoptiques; 2<sup>o</sup> à expliquer les trois difficultés tirées du quatrième Evangile, de manière à effacer toute apparence de contradiction; 3<sup>o</sup> à réfuter les objections de leurs adversaires. L'autorité des synoptiques est, nous l'avons vu, d'un très-grand poids, à cause de la clarté, de l'identité de leurs affirmations. D'un autre côté, sans faire aux textes la moindre violence, on peut, à l'aide de l'archéologie sacrée, ramener les expressions douteuses employées par S. Jean à un sens qui s'harmonise parfaitement avec les récits de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc. « Avant la fête », Cf. Joan. XIII, 1, cela veut dire avant le grand jour de la solennité (15 nisan), par conséquent le soir du 14 nisan, ou le premier jour des pains azymes, d'après le langage des synoptiques. « Manger la Pâque », Joan. XVIII, 28, ce n'est pas nécessairement manger l'agneau pascal, c'est encore participer aux autres sacrifices qu'on immolait dans la journée du 15 nisan. Enfin si la locution *παράσχευη τοῦ πάσχα*, Joan. XIX, 14, peut signifier « la veille de la Pâque », elle est également très-classique pour désigner la vigile du samedi qui survenait dans l'octave pascalle, ou plus simplement le vendredi de la Pâque. Nous nous bornons à indiquer ici ces solutions : les détails seront mieux à leur place dans l'explication du quatrième Evangile. Pour le moment, il suffit d'avoir brièvement démontré « qu'il n'y a, soit dans le langage de S. Jean, soit dans les circonstances qu'il décrit, rien qui nous oblige ou qui nous permette de croire, selon les règles d'une loyale interprétation, que le disciple bien-aimé a eu l'intention de corriger le récit des synoptiques ». — Les objections des adversaires portent sur un assez grand nombre de faits particuliers : sûrs de rencontrer tôt ou tard les moins importantes sur notre route, nous n'envisagerons actuellement que les deux plus notables. 1<sup>o</sup> D'après la Loi, Cf. Ex. XII, 22, il était rigoureusement prescrit aux Juifs de passer toute la nuit qui suivait le festin de la Pâque dans le lieu même où il avait été célébré. Comme nous voyons Jésus quitter le cénacle avec ses Apôtres peu d'heures après la cène racontée par les Evangiles, il est manifeste que ce n'était pas la cène légale; Cf. D. Calmet, Dissert. sur la Dern. Pâque; Theile, über die letzte Mahlz. Jesu, Neues krit. Journal der theol. Literat. 1824, t. II, p. 461. — La tradition juive fournit une réponse facile. En effet, les Rabbins enseignent formellement que l'ordonnance sur laquelle est fondée l'objection fut seulement obligatoire pour la nuit de la première Pâque. Il y avait alors une raison spéciale de ne point

sortir, l'Ange exterminateur ravageant le pays; mais plus tard, ce motif n'existant plus, la prescription cessa elle-même d'être en vigueur; Cf. Lightfoot, De minister. templi, c. XII; Bynæus, De morte J. Chr., c. II, 21. — 2<sup>o</sup> On objecte encore que les quatre récits évangéliques attribuent à leurs personnages juifs, depuis le jeudi soir jusqu'au déclin du vendredi, des actions incompatibles avec le repos qui était de règle aux jours de fête. Par exemple, Judas sort sur un mot de Jésus, et les autres Apôtres croient qu'il va faire des emplettes pour la fête. Cf. Joan. XIII, 29; le Sanhédrin tient plusieurs séances, Matth. XXVI, 5; Luc. XXII, 66; Jésus est arrêté et conduit de tribunal en tribunal, Matth. XXVII, 1-2 et parall.; on le condamne à mort, Matth. XXVI, 66; Joseph d'Arimatee et Nicodème ensevelissent le corps du Sauveur, Matth. XXVII, 57 et ss., etc. Donc toutes ces choses n'eurent lieu qu'avant l'ouverture de la Pâque, d'où il suit que Jésus fut mis à mort le 14 nisan et qu'il mangea l'agneau pascal dès le 13. — Nous répondons que l'incompatibilité entre ces actes et le grand jour de la Pâque est moins réelle qu'on l'a supposé. Car 1. le repos prescrit pour les fêtes était beaucoup moins rigoureux que celui du Sabbat; Cf. Patrizi, de Evangel. p. 512; 2. le Talmud, Hilcoth Jom Tob. c. IV, § 20, autorise pendant les jours de fêtes tous les achats pressants à condition qu'on ne remettra que plus tard l'argent au vendeur; 3. les jugements n'étaient pas interdits en ces mêmes jours, du moins pour ce qui concernait les affaires criminelles : on requerrait seulement les juges de ne pas écrire alors la sentence, Cf. Lightfoot, Hor. talm. in Matth. XXVII, 5; 4. on sait pertinemment (voir Mischna c. X, §§ 3-4) que les exécutions capitales étaient parfois réservées pour les grandes solennités, afin d'imprimer au peuple des craintes salutaires. Au reste, ce furent les Romains et non les Juifs qui se chargèrent de tous les détails du crucifiement de Notre-Seigneur. — Tandis que les partisans du second système d'harmonie chronologique sont d'accord les uns avec les autres, du moins sur la plupart des points, pour présenter leurs preuves à la manière dont nous l'avons fait nous-même, les défenseurs du premier sentiment se séparent bientôt en catégories distinctes, selon les hypothèses spéciales auxquelles ils donnent leur préférence. C'est qu'en face des assertions si catégoriques des synoptiques il est bien difficile de démontrer que la dernière cène n'eut pas lieu à l'heure légale, la veille du grand jour de Pâque, le soir du 14 nisan. Il faut donc nécessairement recourir à des conjectures qui plaisent aux uns et déplaisent aux autres, signe manifeste de leur faiblesse intrinsèque. Nous n'indiquerons que les principales en y

ajoutant une critique rapide. 1<sup>o</sup> Dom Calmet, Lamy et quelques autres exégètes ont pensé que la cène dont parlent les synoptiques ne serait pas le festin pascal, mais un simple repas d'adieu à l'issue duquel le Sauveur aurait institué la sainte Eucharistie. — Mais, s'il en avait été réellement ainsi, pourquoi les trois premiers évangélistes mentionneraient-ils d'une manière si expresse le premier jour des pains azymes, les préparatifs faits par deux disciples en vue de la Pâque? Comment Notre-Seigneur eût-il pu dire, Cf. Luc. xxii, 15, qu'il avait ardemment souhaité de « manger cette Pâque » avec les siens avant de mourir? Tout, dans le récit des synoptiques, prouve qu'il s'agissait d'une vraie cène légale. — 2<sup>o</sup> Grotius, Movers, Arnoldi, Sepp, Aberle, etc., établissent une distinction entre ce qu'ils nomment *πάσχα μνημονευτικόν* et *πάσχα θύσιμον*, c'est-à-dire une cène pascale commémorative et le repas légal. Puis ils prétendent que Jésus-Christ, dans la prévision qu'il mourrait le 14 et ne pourrait manger l'agneau pascal avec son peuple, anticipa d'un jour la cène accoutumée. C'est ce festin anticipé que raconteraient les synoptiques. — La distinction et la supposition sont également arbitraires. Une cène pascale sans l'agneau qui était rigoureusement prescrit eut été insignifiante; or, les agneaux de la Pâque n'étaient immolés que le 14 nisan dans l'enceinte du temple. De plus, rien n'indique une anticipation dans les récits de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc. Le repas dont ils harrent quelques incidents eut lieu le jour accoutumé et avec toutes les cérémonies requises par la Loi. — 3<sup>o</sup> Un exégète ingénieux et savant, quoique parfois un peu aventureux, le docteur Hug, Cf. Einleit. in die Schrift. des N. Test. 4<sup>e</sup> édit. II, p. 498 et ss., croit semblablement à une anticipation de la Pâque par Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais il a recours à une autre démonstration. Selon lui, l'usage se serait peu à peu introduit parmi les Galiléens de manger l'agneau pascal dès le soir du 13 nisan : Jésus étant originaire de Galilée aurait bénéficié l'année de sa mort du privilège dont jouissaient ses compatriotes. — Malheureusement le Talmud, auquel M. Hug emprunte ses preuves, dit seulement que les travaux étaient interrompus dès la soirée du 13 nisan dans la province de Galilée, sans ajouter autre chose. — 4<sup>o</sup> L'année de la mort du Sauveur, d'après le P. Petau et Tillemont, tous les ans et d'une manière régulière suivant Carpoz, Ideler et Serno, les Juifs auraient célébré la Pâque deux jours de suite, le 14 et le 15 nisan, dans la crainte qu'il ne se glisât quelque erreur dans la fixation de la solennité, par suite des différences qui existaient entre l'année civile et l'année astronomique. Jésus se serait décidé en faveur du 14, de là sa célébration de

la cène légale dans la soirée du 13; au contraire la plupart des Juifs auraient choisi le 15. — Mais ce sont là des conjectures sans fondement sérieux. Il en est de même d'autres hypothèses analogues qu'il ne nous est pas possible de citer au long : elles ne sont du reste que des modifications plus ou moins heureuses des précédentes et manquent pareillement de bases solides. Aussi nous est-il impossible, pour ce qui nous concerne, d'en adopter aucune. — Après cet exposé, nous croyons être en droit de conclure que, sans avoir la prétention de rejeter comme dénuée de valeur une opinion soutenue par des écrivains nombreux et distingués, nous trouvons du moins beaucoup plus vraisemblable le sentiment que nous avons proposé à la suite d'autres exégètes non moins nombreux : il nous paraît en effet plus clair, mieux appuyé sur l'Evangile, plus conforme aux usages des Juifs, et plus facile à défendre. D'ailleurs on peut l'appeler le « sentiment ecclésiastique », d'après les paroles suivantes de Dom Calmet : « Le sentiment commun des deux églises, de la grecque et de la romaine, est que Notre-Seigneur avait célébré la Pâque légale avec ses disciples le jeudi au soir, quatorze de Nisan, et que le vendredi, jour de Pâque, quinzième du même mois, il avait été crucifié et mis à mort. C'est sur cela qu'est fondé l'usage de n'employer dans l'Eglise latine que du pain azyme ou sans levain dans nos mystères, dans la supposition que notre Sauveur, ayant célébré la Pâque comme les Juifs, n'a point usé d'autre pain. Il est inutile d'alléguer pour ce sentiment les témoignages des Pères et des nouveaux docteurs. On avoue que presque généralement tous l'ont suivi; et il est même supposé dans le Concile de Trente (Sess. XIII, c. 4) comme communément reçu dans l'Eglise ». Dissert. sur la dern. Pâque, Comment. littéral, t. XIX, p. 146, Paris 1725. — *Prima die azymorum*. On appelait pains azymes, en grec τὰ ἀζύμα, sous-entendu *λάγανα*, Cf. Levit. VII, 12, en hébreu *בִּיצִית*, *Mazzoth*, des galettes très-minces dans la composition desquelles il ne devait pas entrer la plus petite parcelle de levain, et qui remplaçaient le pain fermenté pendant toute la durée de la solennité pascalle. Aussi la Pâque était-elle appelée *דְּהַבִּיצִית*, fête des Azymes. Dès le 14 nisan vers midi, on brûlait avec le plus grand soin tout le pain levé qui se trouvait dans les maisons et, à partir de la cène légale jusqu'au soir du 21, on ne se servait que de pain azyme. « Le premier jour des Azymes » était donc de fait le jour où l'on commençait à remplacer le pain fermenté par le pain sans levain, c'est-à-dire le 14 nisan, bien qu'à proprement parler la fête ne s'ouvrit que le soir, au moment où l'on consommait l'agneau pascal. Théophylacte, Euthymius et, de nos

18. Et Jésus leur dit : Allez dans la ville chez un tel et dites-lui : Le Maître dit : Mon temps est proche,

18. At Jesus dixit : Ite in civitatem ad quemdam, et dicite ei : Magister dicit : Tempus meum prope

jours le Dr Sepp violent les règles les plus essentielles de la grammaire en donnant aux mots τῇ πρώτῃ τῶν ἡμέρων le sens de τῇ προτέρῃ τῆς τῶν ἡμέρων, « la veille des Azymes » : mais ces auteurs veulent à tout prix que Notre-Seigneur ait mangé la Pâque dès le 13 nisan. — *Accesserunt*. Ce fut probablement dans la matinée, car les préparatifs de la cène étaient assez nombreux et demandaient un temps considérable. Nous les indiquerons plus loin. Jésus se trouvait alors selon toute vraisemblance à Béthanie. — *Ubi*, dans quelle maison. Le divin Maître et ses disciples étant étrangers à Jérusalem, il fallait qu'ils trouvassent un logement pour y célébrer le festin pascal. — *Paremus tibi*; ils lui parlent comme à un père de famille auquel revenait dans cette solennité le principal rôle. — *Comedere pascha*, pour « pascha ad comedendum ». C'est un hébraïsme, qui existe aussi dans le texte grec. S. Matthieu et les autres synoptiques désignent ici sous le nom de πάσχα le repas solennel par lequel la fête de Pâque était inaugurée chez les Juifs et dont le mets le plus essentiel était l'agneau pascal; Cf. Bretschneider, Lexic. man. t. II, p. 239, s. v. πάσχα.

18. — *At Jesus dixit*. Le divin Maître, interpellé comme le chef de la famille apostolique, donne aussitôt ses ordres pour la fête. Sa réponse concerne surtout le point précis sur lequel on l'avait consulté. — *In civitatem* : à Jérusalem; preuve que Jésus et les siens en étaient alors à une certaine distance. C'est dans la capitale juive que devait être célébré le festin de la Pâque : les ordres de Jéhova étaient formels là-dessus et remontaient jusqu'aux premiers jours de la théocratie, Cf. Deut. xvi, 5-7, comme du reste la plupart des autres ordonnances relatives à cette grande solennité. — *Ad quemdam*. Parole mystérieuse, qui a bien des fois exercé la sagacité des interprètes. Dans le grec, on trouve une locution encore plus extraordinaire : πρὸς τὸν δεῖνα, vers un tel (פלני אלכנלי) des Hébreux). Jésus n'aurait-il pas prononcé un nom propre au lieu de ce vague ὁ δεῖνα? Plusieurs auteurs l'ont pensé. Ils ajoutent que S. Matthieu le retrancha de son récit pour un motif qu'il ne nous est plus possible de déterminer (Meyer), ou plus simplement encore parce qu'il l'avait oublié (Henneberg). Mais il paraît certain que le Sauveur ne dut indiquer aucun nom, puisque, d'après les récits plus complets de S. Marc et de S. Luc, il donna à ses deux envoyés un signe particulier à l'aide duquel ils arrive-

raient aisément chez celui qui leur offrirait une chambre pour la cène. Les vraies paroles de Notre-Seigneur sont conservées dans le second et le troisième Evangile. S. Matthieu, qui voulait abrégé, selon sa fréquente habitude, les a condensées dans la simple phrase « Ite ad quemdam ». Mais il en a bien gardé l'esprit. Car il est évident que, si Jésus se servit d'un moyen tout à fait extraordinaire pour faire connaître aux deux disciples délégués la maison dans laquelle ils devaient préparer la Pâque, il avait pour cela un pressant motif : et ce motif était, du consentement général des exégètes, la crainte que Judas, connaissant plusieurs heures d'avance le local où Jésus mangerait l'agneau pascal, n'allât le désigner aux princes des prêtres; et alors, une arrestation anticipée aurait pu empêcher ou du moins troubler l'institution de la sainte Eucharistie. Grâce au langage mystérieux du divin Maître, le traître ne connut la maison que le soir en y entrant, et il était trop tard alors pour avertir ses complices. Or S. Matthieu, par sa formule abrégée, garde très-bien le secret de Jésus. S. Augustin avait raison d'écrire, de Cons. Evang. l. II, c. 80 : « Non quia hoc (scil. ad quemdam) Dominus dixerit, sed ut ipse (Evangelista) nobis insinueret tacito nomine fuisse quemdam in civitate, ad quem Domini discipuli mittebantur, ut præpararent Pascha ». — *Magister dicit* : le Maître par excellence; Cf. xxiii, 8, 40. Ces mots supposent que la personne vers laquelle les deux disciples étaient envoyés connaissait Notre-Seigneur, et qu'elle devait lui offrir volontiers l'hospitalité pour la soirée. Y avait-il eu entre elle et Jésus quelque arrangement préalable sur ce point? De graves auteurs l'ont pensé; d'autres le nient. Il est certain du moins qu'il y eut un miracle dans la manière dont les envoyés du Sauveur furent conduits au cenacle. Voir S. Marc, xiv, 43-46 et le commentaire. — *Tempus meum*. Non pas « tempus de quo convenimus » d'après Kuinol, ni « le temps auquel je dois célébrer la Pâque » d'après Grotius, Neander, etc., car de pareilles traductions affaiblissent la pensée, mais « le temps de ma mort »; Cf. S. Jean Chrysost. Hom. LXXXI in Matth., Maldon., Luc de Bruges, Jansenius, E. Reuss, etc. C'est une manière pressante d'appuyer sa demande : Je vais mourir bientôt; accordez-moi cette dernière faveur! — *Apud te*. Quel honneur pour cet inconnu ! Il y avait alors à Jérusalem plus d'une maison dévouée au Christ, qui l'eût reçu bien volontiers ! Du reste, à l'occasion des solennités

est: apud te facio Pascha cum discipulis meis.

19. Et fecerunt discipuli sicut constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha.

20. Vespere autem facto, discumbat cum duodecim discipulis suis.

Marc. 14, 17; Luc. 22, 14.

je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples.

19. Et les disciples firent ainsi que Jésus le leur avait commandé et ils préparèrent la Pâque.

20. Et, le soir venu, il était à table avec ses douze disciples.

pascales, tous les habitants de la capitale pratiquaient la plus large hospitalité à l'égard des frères étrangers. Le Dr Sepp prétend, mais sans la moindre apparence de raison, que le personnage auquel Notre-Seigneur fait tenir ce langage n'était autre que Nicodème. — *Facio pascha*. Le présent au lieu du futur : le divin Maître parle avec autorité. « Faire la Pâque » était la formule technique (en hébr. *עשה פסח*) dont on se servait pour désigner la célébration des rites principaux de la fête; Cf. Ex. xii, 48; Num. ix, 4; Hebr. xi, 28. Les classiques en avaient de semblables : ils disaient, par exemple, *ποιεῖν τὰ Ὁλόμια, εὐοργῆν ποιεῖν*. — *Cum discipulis meis*. Jésus ne s'invite point à participer au repas du maître de la maison; il demande seulement une chambre séparée, dans laquelle il mangera l'agneau pascal avec ses Apôtres. Car, d'après la tradition, c'est dans le sens très-restreint qu'il faut prendre ici le mot « discipuli » : le Sauveur n'eut pas d'autres témoins que les Douze durant ces heures solennelles du cénacle.

19. — *Fecerunt discipuli*. Nous savons par le témoignage de S. Luc, xxii, 8, que les deux disciples choisis par Jésus furent S. Pierre et S. Jean. — *Paraverunt Pascha*. C'était une opération assez compliquée. Il fallait porter au temple l'agneau d'un an, sans tache et sans défaut, qui avait été mis en réserve quelques jours auparavant pour servir de victime pascale; on l'immolait dans l'après-midi, suivant un rite particulier dont les détails ont été conservés dans le Talmud, traité Pesachim, v, 6-8. Les chefs de famille ou leurs délégués étaient introduits par groupes dans la cour du Temple : au signal donné, chacun égorgeait son agneau. Des prêtres rangés sur deux lignes recevaient le sang des victimes dans des bassins d'or ou d'argent, qu'ils faisaient parvenir de main en main à celui de leurs collègues qui était le plus rapproché de l'autel. Celui-ci vidait les coupes au pied de l'autel et les renvoyait aux sacrificateurs. Les agneaux étaient ensuite dépecés, mais avec les plus grandes précautions, car on n'en devait pas briser un seul os. Cf. Ex. xii, 46. La graisse était mise en réserve pour être brûlée sur l'autel des holo-

caustes. Quand ces préparatifs préliminaires avaient été accomplis dans le Temple au chant des Psaumes, on emportait les agneaux dans les habitations particulières pour les faire rôtir au four. Deux pièces de bois de grenadier, attachées en forme de croix, Cf. S. Justin, Dial. cum Tryph. c. 40, les maintenaient dans une situation déterminée par la coutume. Voir Smith, Diction. of the Bible, Art. Passover. Préparer la Pâque, c'était encore se procurer des pains azymes, le vin, les herbes amères (*מרורים*), Ex. xii, 8 : Vulg. « lactucæ agrestes », le Charoceth, *חרוסת*, sorte de sauce épaisse et rougeâtre composée de dattes, de figues, d'amandes et d'épices reliées entre elles avec du vinaigre, et les divers mets qui devaient compléter le repas. Enfin il fallait organiser la table et orner la salle du festin : mais cette dernière opération était déjà faite quand les disciples se présentèrent à la maison que Jésus leur avait indiquée, Cf. Marc. xiv, 15; Luc, xxii, 12.

6. — Cène légale et prophétie relative au traître, *ἡ*. 20-26. — Parall. Marc. xiv, 18-20; Luc. xxii, 14, 21-23; Joan. xiii, 1-30.

20. — *Vespere facto*, c'est-à-dire après le coucher du soleil, car c'est à ce moment que s'ouvrait la solennité pascale. Le 15 nisan était censé commencer alors, selon la coutume juive de compter les jours du soir au soir. — *Discumbat*. D'après la Loi, Ex. xii, 11, on devait manger l'agneau pascal debout, les reins ceints, un bâton à la main, en un mot dans l'attitude des voyageurs; mais cette prescription ne tarda pas à tomber en désuétude, avec beaucoup d'autres qui avaient été portées spécialement en vue de la « Pâque Egyptienne », comme parlent les Rabbins, Cf. Pesachim ix, 5. « La Pâque perpétuelle » ne présentait plus le caractère simple et austère des anciens temps : une foule de règles nouvelles s'étaient introduites, en particulier celle de célébrer la cène légale « recumbentes », étendus sur des divans peu élevés. « Mos servorum est, dit le Talmud, Hieros. Pesach. f. 37, 2, ut edant stantes; at nunc, comedunt recumbentes, ut dignoscatur exiisse eos a servitute in libertatem ». Le changement de condition avait amené le changement

21. Et, pendant qu'ils mangeaient, il dit : En vérité je vous dis qu'un d'entre vous va me trahir.

22. Et, profondément attristés, ils commencèrent chacun à dire : Est-ce moi, Seigneur ?

23. Mais il leur répondit : Celui

21. Et edentibus illis, dixit : Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est.

Joan. 13, 21.

22. Et contristati valde, coeperunt singuli dicere : Numquid ego sum, Domine ?

23. At ipse respondens, ait : Qui

d'attitude. — *Cum duodecim*. Le nombre des convives qui pouvaient se réunir pour la cène pascale ne devait pas être inférieur à dix : généralement il n'excédait guère le chiffre de 20. La société de choix réunie autour de Jésus tenait le milieu entre ces deux extrêmes. Euthymius Zigabenus est seul à prétendre que le Sauveur avait invité plusieurs disciples indépendamment de ses Apôtres. Il est du reste réfuté par le récit évangélique qui ne mentionne que les Douze.

21. — *Edentibus illis*. Les nombreuses et touchantes cérémonies qui accompagnaient le festin de la Pâque sont résumées dans ces deux mots par l'évangéliste. Mais nous croyons devoir en indiquer au moins quelques-unes, choisies parmi les plus importantes, afin de placer sous les yeux du lecteur un tableau vivant de ce que fit le divin Maître pendant cette grande soirée. Jésus, couché à la place d'honneur et représentant le père de famille, prit d'abord une coupe, la remplit de vin et la fit circuler parmi l'assemblée après y avoir lui-même trempé ses lèvres, en disant : Sois béni, Seigneur notre Dieu, qui as créé le fruit de la vigne. Tous se lavèrent alors les mains, puis la table fut apportée au milieu des convives. Après qu'une bénédiction spéciale eut été prononcée sur les herbes amères, chacun en prit quelques feuilles et les mangea en les assaisonnant avec le Charoceth. C'est alors seulement que l'agneau pascal fut placé sur la table en face de Jésus. Le Sauveur prit la parole pour expliquer à ses disciples la signification de la fête et de ses rites, ainsi qu'il était réglé par la Loi, Cf. Ex. xii, 26; après quoi, tous chantèrent la première partie de la prière nommée Hallel, c'est-à-dire les Psaumes cxii et cxiii (hebr. cxiii, cxiv). Une seconde coupe fut vidée; Jésus prit quelques pains azymes, les rompit, en mangea un morceau avec des herbes amères et du Charoceth et distribua le reste aux disciples. Il bénit ensuite l'agneau pascal et les autres viandes sacrées qui l'accompagnaient. En ce moment commença le repas proprement dit. Le rituel laissait une certaine liberté aux convives pour cette partie de la cérémonie : il était toutefois réglé que l'agneau symbolique se-

rait consommé en dernier lieu et qu'on ne mangerait plus rien ensuite. Ce repas achevé, une troisième coupe, bénite par Jésus comme les deux premières, circula parmi les convives. On chanta la seconde partie de la prière Hallel, Ps. cxiv-cxvii (hebr. cxv-cxviii). Une quatrième coupe terminait ordinairement la cène. Cependant, si quelqu'un des assistants le désirait, on pouvait en faire passer une cinquième, à condition de réciter le grand Hallel, Ps. cxix-cxxxvi (hebr. cxx-cxxxvii), comme conclusion générale de la cène. On devait se retirer avant minuit. Voir, pour de plus amples détails, Lightfoot, Hor. hebr. in Matth. xxvi, 20, 26, 27; Otho, Lexic. talm. s. v. Pascha; Friedlieb, Archæologie der Leidensgesch.; Langen, die letzten Lebenstage Jesu, ch. vii. — *Amen dico vobis*. La chose que Jésus est sur le point de prédire va paraître si incroyable aux Douze, qu'il en garantit d'avance la parfaite vérité par sa formule ordinaire de serment. — *Unus vestrum*. « Unus ex vobis duodecim, inquit, qui ubicumque mecum sunt, quibus tot tantaque promisi ». S. Jean Chrys. Hom. lxxxii in Matth. Il y a beaucoup d'emphase et de tristesse dans ce « vestrum ». — *Me traditurus est*. Plusieurs jours auparavant, Jésus avait déjà prophétisé la trahison dont il serait l'objet, Cf. xx, 18; xxvi, 2; en ce moment, il précise davantage et annonce que le traître sortira des rangs de ses Apôtres.

22. — *Contristati valde*. Le Maître trahi par l'un d'eux ! Cette nouvelle tomba sur le cercle apostolique, sur les innocents et sur le coupable, comme un coup de foudre. Les onze sont désolés, consternés ! Les évangélistes, S. Jean surtout, ont fort bien décrit le trouble jeté par cette parole parmi les disciples de Jésus. — A peine revenus de leur première stupéfaction, ils prennent tour à tour la parole pour demander à leur maître : *Numquid ego sum ?* Le grec μήτι ἐγώ εἰμι; « ce n'est sans doute pas moi ? » exprime plus délicatement la même idée, car il suppose que la réponse sera négative. Tel devait être le langage d'une âme qui n'avait pas le moindre soupçon de sa culpabilité.

23. — *Ipsè respondens*. Dans sa réponse, le Sauveur répète avec énergie sa première

est: apud te facio Pascha cum discipulis meis.

19. Et fecerunt discipuli sicut constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha.

20. Vespere autem facto, discumbat cum duodecim discipulis suis.

Marc. 14, 17; Luc. 22, 14.

je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples.

19. Et les disciples firent ainsi que Jésus le leur avait commandé et ils préparèrent la Pâque.

20. Et, le soir venu, il était à table avec ses douze disciples.

pascales, tous les habitants de la capitale pratiquaient la plus large hospitalité à l'égard des frères étrangers. Le Dr Sepp prétend, mais sans la moindre apparence de raison, que le personnage auquel Notre-Seigneur fait tenir ce langage n'était autre que Nicodème. — *Facio pascha*. Le présent au lieu du futur : le divin Maître parle avec autorité. « Faire la Pâque » était la formule technique (en hébr. *עשה פסח*) dont on se servait pour désigner la célébration des rites principaux de la fête; Cf. Ex. xii, 48; Num. ix, 4; Hebr. xi, 28. Les classiques en avaient de semblables : ils disaient, par exemple, *ποιεῖν τὰ Ὁλόμπια, ἑορτήν ποιεῖν*. — *Cum discipulis meis*. Jésus ne s'invite point à participer au repas du maître de la maison; il demande seulement une chambre séparée, dans laquelle il mangera l'agneau pascal avec ses Apôtres. Car, d'après la tradition, c'est dans le sens très-restreint qu'il faut prendre ici le mot « discipuli » : le Sauveur n'eut pas d'autres témoins que les Douze durant ces heures solennelles du cénacle.

19. — *Fecerunt discipuli*. Nous savons par le témoignage de S. Luc, xxii, 8, que les deux disciples choisis par Jésus furent S. Pierre et S. Jean. — *Paraverunt Pascha*. C'était une opération assez compliquée. Il fallait porter au temple l'agneau d'un an, sans tache et sans défaut, qui avait été mis en réserve quelques jours auparavant pour servir de victime pascale; on l'immolait dans l'après-midi, suivant un rite particulier dont les détails ont été conservés dans le Talmud, traité Pesachim, v, 6-8. Les chefs de famille ou leurs délégués étaient introduits par groupes dans la cour du Temple : au signal donné, chacun égorgeait son agneau. Des prêtres rangés sur deux lignes recevaient le sang des victimes dans des bassins d'or ou d'argent, qu'ils faisaient parvenir de main en main à celui de leurs collègues qui était le plus rapproché de l'autel. Celui-ci vidait les coupes au pied de l'autel et les renvoyait aux sacrificateurs. Les agneaux étaient ensuite dépecés, mais avec les plus grandes précautions, car on n'en devait pas briser un seul os. Cf. Ex. xii, 46. La graisse était mise en réserve pour être brûlée sur l'autel des holo-

caustes. Quand ces préparatifs préliminaires avaient été accomplis dans le Temple au chant des Psaumes, on emportait les agneaux dans les habitations particulières pour les faire rôtir au four. Deux pièces de bois de grenadier, attachées en forme de croix, Cf. S. Justin, Dial. cum Tryph. c. 40, les maintenaient dans une situation déterminée par la coutume. Voir Smith, Diction. of the Bible, Art. Passover. Préparer la Pâque, c'était encore se procurer des pains azymes, le vin, les herbes amères (*מרורים*, Ex. xii, 8 : Vulg. « lactucae agrestes »), le Charoceth, *חרוסת*, sorte de sauce épaisse et rougeâtre composée de dattes, de figues, d'amandes et d'épices reliées entre elles avec du vinaigre, et les divers mets qui devaient compléter le repas. Enfin il fallait organiser la table et orner la salle du festin : mais cette dernière opération était déjà faite quand les disciples se présentèrent à la maison que Jésus leur avait indiquée, Cf. Marc. xiv, 15; Luc, xxii, 12.

6. — Cène légale et prophétie relative au traître, *77*. 20-26. — Parall. Marc. xiv, 18-20; Luc. xxii, 14, 21-23; Joan. xiii, 1-30.

20. — *Vespere facto*, c'est-à-dire après le coucher du soleil, car c'est à ce moment que s'ouvrait la solennité pascale. Le 15 nisan était censé commencer alors, selon la coutume juive de compter les jours du soir au soir. — *Discumbat*. D'après la Loi, Ex. xii, 11, on devait manger l'agneau pascal debout, les reins ceints, un bâton à la main, en un mot dans l'attitude des voyageurs; mais cette prescription ne tarda pas à tomber en désuétude, avec beaucoup d'autres qui avaient été portées spécialement en vue de la « Pâque Egyptienne », comme parlent les Rabbins, Cf. Pesachim ix, 5. « La Pâque perpétuelle » ne présentait plus le caractère simple et austère des anciens temps : une foule de règles nouvelles s'étaient introduites, en particulier celle de célébrer la cène légale « recumbentes », étendus sur des divans peu élevés. « Mos servorum est, dit le Talmud, Hieros. Pesach. f. 37, 2, ut edant stantes; at nunc, comedunt recumbentes, ut dignoscatur exiisse eos a servitute in libertatem ». Le changement de condition avait amené le changement



21. Et, pendant qu'ils mangeaient, il dit : En vérité je vous dis qu'un d'entre vous va me trahir.

22. Et, profondément attristés, ils commencèrent chacun à dire : Est-ce moi, Seigneur ?

23. Mais il leur répondit : Celui

21. Et edentibus illis, dixit : Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est.

Joan. 13, 21.

22. Et contristati valde, coeperunt singuli dicere : Numquid ego sum, Domine ?

23. At ipse respondens, ait : Qui

d'attitude. — *Cum duodecim*. Le nombre des convives qui pouvaient se réunir pour la cène pascalle ne devait pas être inférieur à six : généralement il n'excédait guère le chiffre de 20. La société de choix réunie autour de Jésus tenait le milieu entre ces deux extrêmes. Euthymius Zigabenus est seul à prétendre que le Sauveur avait invité plusieurs disciples indépendamment de ses Apôtres. Il est du reste réfuté par le récit évangélique qui ne mentionne que les Douze.

21. — *Edentibus illis*. Les nombreuses et touchantes cérémonies qui accompagnaient le festin de la Pâque sont résumées dans ces deux mots par l'évangéliste. Mais nous croyons devoir en indiquer au moins quelques-unes, choisies parmi les plus importantes, afin de placer sous les yeux du lecteur un tableau vivant de ce que fit le divin Maître pendant cette grande soirée. Jésus, couché à la place d'honneur et représentant le père de famille, prit d'abord une coupe, la remplit de vin et la fit circuler parmi l'assemblée après y avoir lui-même trempé ses lèvres, en disant : Sois béni, Seigneur notre Dieu, qui as créé le fruit de la vigne. Tous se lavèrent alors les mains, puis la table fut apportée au milieu des convives. Après qu'une bénédiction spéciale eut été prononcée sur les herbes amères, chacun en prit quelques feuilles et les mangea en les assaisonnant avec le Charoceth. C'est alors seulement que l'agneau pascal fut placé sur la table en face de Jésus. Le Sauveur prit la parole pour expliquer à ses disciples la signification de la fête et de ses rites, ainsi qu'il était réglé par la Loi, Cf. Ex. xii, 26; après quoi, tous chantèrent la première partie de la prière nommée Hallel, c'est-à-dire les Psaumes cxii et cxiii (hebr. cxiii, cxiv). Une seconde coupe fut vidée; Jésus prit quelques pains azymes, les rompit, en mangea un morceau avec des herbes amères et du Charoceth et distribua le reste aux disciples. Il bénit ensuite l'agneau pascal et les autres viandes sacrées qui l'accompagnaient. En ce moment commença le repas proprement dit. Le rituel laissait une certaine liberté aux convives pour cette partie de la cérémonie : il était toutefois réglé que l'agneau symbolique se-

rait consommé en dernier lieu et qu'on ne mangerait plus rien ensuite. Ce repas achevé, une troisième coupe, bénite par Jésus comme les deux premières, circula parmi les convives. On chanta la seconde partie de la prière Hallel, Ps. cxiv-cxvii (hebr. cxv-cxviii). Une quatrième coupe terminait ordinairement la cène. Cependant, si quelqu'un des assistants le désirait, on pouvait en faire passer une cinquième, à condition de réciter le grand Hallel, Ps. cxix-cxxxvi (hebr. cxx-cxxxvii), comme conclusion générale de la cène. On devait se retirer avant minuit. Voir, pour de plus amples détails, Lightfoot, Hor. hebr. in Matth. xxvi, 20, 26, 27; Otho, Lexic. talm. s. v. Pascha; Friedlieb, Archæologie der Leidensagesch.; Langen, die letzten Lebenstage Jesu, ch. vii. — *Amen dico vobis*. La chose que Jésus est sur le point de prédire va paraître si incroyable aux Douze, qu'il en garantit d'avance la parfaite vérité par sa formule ordinaire de serment. — *Unus vestrum*. « Unus ex vobis duodecim, inquit, qui ubicumque mecum sunt, quibus tot tantaque promisi ». S. Jean Chrys. Hom. lxxxix in Matth. Il y a beaucoup d'emphase et de tristesse dans ce « vestrum ». — *Me traditurus est*. Plusieurs jours auparavant, Jésus avait déjà prophétisé la trahison dont il serait l'objet, Cf. xx, 48; xxvi, 2; en ce moment, il précise davantage et annonce que le traître sortira des rangs de ses Apôtres.

22. — *Contristati valde*. Le Maître trahi par l'un d'eux ! Cette nouvelle tomba sur le cercle apostolique, sur les innocents et sur le coupable, comme un coup de foudre. Les onze sont désolés, consternés ! Les évangélistes, S. Jean surtout, ont fort bien décrit le trouble jeté par cette parole parmi les disciples de Jésus. — A peine revenus de leur première stupefaction, ils prennent tour à tour la parole pour demander à leur maître : *Numquid ego sum ?* Le grec μήτι ἐγώ εἰμι ; « ce n'est sans doute pas moi ? » exprime plus délicatement la même idée, car il suppose que la réponse sera négative. Tel devait être le langage d'une âme qui n'avait pas le moindre soupçon de sa culpabilité.

23. — *Ipsē respondens*. Dans sa réponse, le Sauveur répète avec énergie sa première

intingit mecum manum in paropside, hic me tradet.

24. Filius quidem hominis vadit, sicut scriptum est de illo; vae autem homini illi, per quem Filius hominis tradetur : bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.

*Psalm. 40, 10.*

25. Respondens autem Judas, qui tradidit eum, dixit : Numquid ego sum, Rabbi ? Ait illi : Tu dixisti.

qui met la main avec moi dans le plat, celui-là me trahira.

24. Le Fils de l'homme, sans doute, s'en va selon ce qui a été écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré ; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né.

25. Judas qui le trahit, parlant ensuite, dit : Est-ce moi, Maître ? Il lui répondit : Tu l'as dit.

assertion, se contentant d'y ajouter un détail qui fait mieux ressortir l'odieux caractère de la trahison. — *Qui intingit mecum* (Le verbe est au parfait dans le grec). Jésus fait allusion à une coutume qui subsiste encore dans l'Orient moderne, au grand désagrément des voyageurs européens. Les mets sont habituellement servis sur de vastes plats dans lesquels chaque convive, la main armée d'un morceau de pain, puise directement les viandes, les sauces et les légumes. — On a souvent pris à la lettre cette parole du Sauveur, dont on a conclu qu'au moment où elle fut prononcée, Judas étendait de fait la main vers le plat commun (D. Calmet, Corn. à Lap. Rosenmüller, Fritzsche, de Wette, etc.). Mais il n'est pas possible de lui attribuer ce sens, puisque alors Judas eût été clairement dénoncé comme le traître, tandis que nous savons, d'après S. Jean, XIII, 20, que son crime demeura encore un mystère pour la plupart des Apôtres. C'est donc une expression générale pour dire : L'un de mes amis les plus intimes. Cf. Ps. XL, 10 : « Homo pacis meae, in quo speravi ; qui edebat panes meos, magnificavit super me supplantationem ». — *In paropside* ; dans le grec, ἐν τῷ τραπέζῳ. Τραπεζιον désignait un plat de grande dimension. — *Hic* est emphatique, comme plus haut « vestrum ».

24. — A cette réponse qui ne faisait que confirmer sa première assertion, le Sauveur ajoute une déclaration solennelle, une grave menace, destinée s'il en est temps encore à ramener le traître à de meilleurs sentiments. — *Filius quidem hominis*. « Quidem » par opposition à « autem » qui vient ensuite. Jésus établit un frappant contraste entre sa personne et celle du traître, entre les fins si distinctes qui leur sont réservées. — *Vadit*. Majestueuse parole, dont le Christ aimait à se servir pour désigner sa mort prochaine ; Cf. Joan. VII, 33 ; VIII, 22. Euthymius l'explique fort bien par la paraphrase μεταβαίνει ἀπὸ τῆς ἐνταῦθα ζωῆς. Elle exprime en même temps, comme le remarquent les anciens exégètes, la parfaite liberté de Jésus au point de vue

de ses souffrances. « Christus mortem suam transitioni cuiusdam similiorem ostendit quam veræ mortis ; significat per eandem vocem quoque sponte se ad mortem abire », Victor Antioch. in Marc. XIV, 21 ; Cf. Maldonat in h. l. — *Sicut scriptum est...* L'obéissance parfaite, malgré la liberté ; obéissance « usque ad mortem, mortem autem crucis », Phil. II, 6. Les prophéties seront accomplies jusqu'aux moindres détails. — *Vae autem*. Menace d'un malheur éternel ; terrible inscription gravée par Jésus-Christ lui-même sur la tombe de Judas. — *Bonum erat ei...* En effet, dit S. Jérôme, in h. l., « multo melius est non subsistere quam male subsistere » ; mieux vaut le néant que les tourments éternels de l'enfer ! Et pourtant, Dieu a créé Judas ! Jésus en a fait son Apôtre, prévoyant bien qu'il le trahirait ! Grand mystère théologique. Mais, « Deus præsentia judicat, non futura, nec condemnat ex præscientia, quem noverit talem fore qui sibi postea displiceat ; sed tante bonitatis est et ineffabilis clementiæ, ut eligat eum quem interim bonum cernit et scit malum futurum, dans ei potestatem conversionis et penitentiae ». La solution du problème est tout entière dans ces lignes de S. Jérôme, adv. Pelagian. III. — Sur les vives et curieuses discussions des scolastiques à propos de la phrase « Bonum erat ei... », voir Maldonat, in h. l. — Stier, auteur protestant, écrit à bon droit (die Reden des Herrn Jesu, h. l.) : « Ces mots, pris à la lettre et en toute rigueur, ferment à jamais la porte de l'espérance. Ils écartent toute pensée d'un salut ultérieur et final ; car, s'il pouvait y avoir une rédemption pour l'âme de Judas dans les futures révolutions des âges, il serait meilleur pour lui d'avoir reçu la vie ». Aussi Krummacher dit-il que Notre-Seigneur n'a jamais prononcé de parole plus épouvantable.

25. — *Respondens*, prenant la parole. Le traître, foudroyé d'abord plus que personne par la révélation inattendue de Jésus, V, 21, n'avait point pris part à la question des autres, V, 22. Il craint maintenant que son silence ne dévoile sa faute. Il demande donc

26. Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain et le bénit et le rompit et le donna à ses disciples,

26. Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Ac-

à son tour, avec les dehors du plus profond respect : *Numquid ego?* On s'indigne à la vue de sa froide impudence. Mais on admire la douceur de Jésus. *Tu dixisti*, se contente-t-il de répondre, employant une formule d'adhésion fréquemment usitée chez les Juifs, les Grecs et les Romains. Oui, c'est toi, tu le sais bien. Ces mots furent prononcés à voix basse de manière à n'être entendus que de Judas, ainsi qu'il ressort du récit plus complet de S. Jean, XIII, 28-29.

7. — La cène eucharistique. §§. 26-29.

Parall. Marc. XIV, 22-25; Luc. XXII, 15-20.

26. — Les synoptiques, qui ont passé rapidement sur la cène légale, s'étendent davantage sur le banquet eucharistique, car il avait pour eux une tout autre importance. En distribuant à ses Apôtres un peu de pain, un peu de vin, et en leur donnant l'ordre d'agir de même dans la suite des âges à l'égard des chrétiens, Jésus n'instituait-il pas le plus sublime de ses sacrements? ne laissait-il pas à son Eglise le mémorial le plus parfait de son amour, en même temps que la continuation du sacrifice du Calvaire? Cf. Conc. Trid. Sess. XIII, c. 2. Voici donc notre véritable agneau pascal, qui va remplacer les ombres et les figures. — *Cœnantibus eis*. Ces mots signifient-ils « quum cœnarent », ou bien sont-ils l'équivalent de « quum cœnavissent... »? Bynæus, Wetstein, Kuinzel, Baumgarten-Crusius et d'autres adoptent la seconde traduction, qui est en réalité plus conforme aux récits de S. Luc, XXII, 20, et de S. Paul, I Cor. XI, 25. La plupart des exégètes anciens et modernes admettent la première qui est plus grammaticale. Au fond, cela revient à peu près au même. En droit, le repas légal n'était pas régulièrement terminé quand Jésus institua le sacrement de l'autel, puisque le calice eucharistique se confond avec la cinquième coupe pascalle (Voir les notes des versets 24 et 27); néanmoins, on pouvait dire qu'il l'était de fait, puisqu'on avait dû cesser de manger avant même de prendre la troisième coupe. Un évangéliste a donc pu employer l'expression « pendant le repas », un autre écrire : « après le repas »; tout dépend du point de vue auquel chacun d'eux s'est placé. S. Matthieu, qui veut nous montrer le Nouveau Testament sortant de l'Ancien comme une fleur naît de la racine, rattache la cène eucharistique à la cène légale. Les termes « cœnantibus eis » sont parallèles à « edentibus illis » du verset 24. — *Accipit...* panem. La « Recepta » porte τὸν ἄρτον; mais

l'article n'est probablement pas authentique. Il n'y avait alors dans le cenacle et dans la maison que du pain azyme, le seul, nous l'avons vu, qui fût licite depuis le milieu du 14 nisan jusqu'au soir du 21. L'Eglise latine suit donc fidèlement l'exemple de Jésus, quand elle se sert exclusivement de pain sans levain pour la confection de la sainte Eucharistie. — Du pain, du vin, telles sont entre les mains du Sauveur, telles seront à tout jamais les seules matières du sacrifice par excellence. Ainsi se réalisait la prédiction juive d'après laquelle, lorsque le Messie viendrait remplir les fonctions de prêtre selon l'ordre de Melchisédech, les substances animales cesseraient d'être immolées en sacrifice, car elles céderaient la place à deux espèces végétales, le pain et le vin! Cf. Sepp, Leben Jesu, Th. III, p. 440. — *Benedixit* : Les manuscrits B. D. L. ont εὐλόγησας; les éditions grecques ordinaires et la plupart des manuscrits lisent εὐχαριστήσας, « quum gratias egisset ». D'après S. Thomas d'Aquin et plusieurs interprètes (Maldonat, Luc de Bruges, etc.), cette expression représenterait l'acte même de la consécration sacramentelle. On croit très-généralement qu'elle correspond à la ברכה ou bénédiction que le père de famille prononçait sur les pains azymes, avant de les distribuer aux convives (voir l'explication du v. 24), et qui consistait pour l'ordinaire dans la phrase suivante : « Béni soit Celui qui produit le pain de la terre ». — *Fregit*; de même qu'il avait précédemment rompu les pains azymes avant de manger la Pâque. Cette fraction du pain dans la cène légale symbolisait les souffrances qu'avait autrefois endurées le peuple juif; elle figurait, dans la cène eucharistique, la Passion et l'immolation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On sait que ce rite, imité par les Apôtres et leurs successeurs, avait fait donner aux mystères eucharistiques le nom de « fraction du pain » dans la primitive Eglise. Cf. Act. II, 42; I Cor. X, 16, etc. — *Deditque* : Jésus ne communia pas les Apôtres d'après le mode aujourd'hui usité dans l'Eglise; il leur déposa successivement dans la main un morceau du pain consacré. Cela ressort du mot « accipite » et des anciennes coutumes ecclésiastiques. — *Hoc est...* « Hélas! s'écrie le protestant Olshausen, Bibl. Comment. über sammtl. Schrift. des N. Test. 3<sup>e</sup> édit. t. II, p. 441, en abordant l'explication des paroles de la consécration, le banquet de l'amour a servi jusqu'à notre époque d'occasion aux polémiques les plus violentes et les plus tristes que l'histoire de l'Eglise et

cipite et comedite : Hoc est corpus meum.

*Marc. 14, 22; Luc. 22, 19; 1 Cor. 11, 24.*

disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps.

l'histoire du dogme aient à enregistrer ». Les expressions employées par Notre-Seigneur sont cependant si claires dans leur sublimité ! Mais la théologie négative a tout fait pour amonceler des nuages autour d'elles. Il n'entre pas dans notre plan de les étudier ici au point de vue dogmatique ; de nombreux et d'illustres auteurs ont publié en ce sens des essais remarquables dans lesquels la matière est traitée à fond : nous y renvoyons le lecteur. Voir en particulier Wiseman, *The real presence of the body and blood of our Lord J. Chr. in the blessed Eucharist*. Londres, 1855 (excellent traité traduit dans les *Démonstrations Évangéliques*, de Migne, t. XV, col. 4459 et ss) ; Franzelin, *Tractatus de SS. Eucharistiæ Sacramento et Sacrificio*, Romæ 1868, p. 34-70. Notre rôle consiste donc simplement à faire l'exégèse des paroles prononcées par Jésus en ce moment solennel, paroles des plus importantes qui soient sorties de sa bouche, puisqu'elles établissent tout ensemble le sacrifice de la nouvelle Alliance, le sacrement de l'Eucharistie et le nouveau sacerdoce destiné à remplacer celui de la race lévitique. — Le pronom démonstratif « hoc », τοῦτό, est pris substantivement. C'est à dessein que le Christ l'a employé au neutre ; le masculin « hic », οὗτος, n'eût désigné directement que le pain, οὗτος ἄρτος, « hic panis ». « Hoc » signifie d'une manière générale : Ce que je vous présente, ce qui de mes mains va passer dans les vôtres. — La copule « est » n'a sans doute pas été proférée par Notre-Seigneur, car le langage araméen, dans lequel il s'exprimait alors, l'omet en pareille circonstance. Ses paroles furent probablement celles-ci : הוּא הוּא, ou mieux encore הוּא הוּא. Dans la langue syriaque, qui se rapproche le plus de l'idiôme que parlait Jésus, on lit de même sans aucun verbe הוּא הוּא. Mais la copule était exigée par le génie des idiômes indo-germaniques, et c'est à bon droit qu'on l'a insérée dans la formule de consécration. Toutefois, de ce que nous venons de dire il ressort évidemment que « est », ἐστί, ne saurait signifier ici, non plus qu'au v. 28, « significat, représentat », comme on l'a si souvent requis depuis Zwingle. Si je montrais à un enfant une pierre, un morceau de pain, en lui disant : Ceci du pain, ceci une pierre, ou bien : Ceci est du pain, ceci est une pierre, songerait-il jamais à traduire : Ceci représente une pierre, du pain ? Ceci mon corps, ou ceci est mon corps ne peut donc signifier qu'une chose : Ce que vous voyez est vraiment mon corps,

indépendamment de toutes les apparences. Ainsi le veulent la grammaire, la logique, et le simple bon sens. — *Corpus meum*. La grammaire, la logique et le simple bon sens exigent pareillement que l'on traduise ces deux mots par « mon corps », mon vrai corps. Prétendre que Jésus ne pensait à offrir aux Apôtres que le symbole de son corps est une assertion tout à fait gratuite, pour ne rien dire de plus. Quand on présente un symbole, on l'indique de quelque manière, à moins que le fait ne soit évident par lui-même. Or, le Sauveur a montré au contraire d'une façon très-expresse qu'il entendait parler d'une réalité, lorsqu'il a caractérisé la valeur de ce corps donné aux Apôtres, en ajoutant : τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου διδόμενον, Luc. xxii, 19 ; 1 Cor. xi, 24. Le corps de Jésus livré pour nous n'était assurément pas un symbole. — On aura déjà remarqué la grande ressemblance qui existe entre les cérémonies de la cène eucharistique et celles de la cène légale que nous avons résumées plus haut : Jésus bénit, partage et distribue à ses disciples le pain consacré, de même qu'il avait béni, qu'il avait rompu, qu'il leur avait distribué les pains azymes. Ce n'est pas tout encore. En découpant l'agneau pascal, il avait prononcé une formule particulière que nous n'avons pas encore citée. הוּא הוּא, avait-il dit : « ceci est le corps de l'agneau pascal » ; Cf. Buxtorf, *Dissert. phil.-theolog.* Bâle, 1662, p. 346. On voit que d'un bout à l'autre, à part les modifications nécessaires, la cène nouvelle est en quelque sorte calquée sur l'ancienne, Jésus voulant ainsi montrer la relation qui existait entre la réalité et la figure. Mais on voit en même temps que, si l'ancienne formule désignait un vrai corps, en chair et en os, la formule nouvelle ne peut désigner, elle aussi, qu'un vrai corps et non pas un simple symbole. Nous rendrons compte en un autre endroit (Commentaire sur S. Luc. xxii, 19) de la différence qui existe entre les formules de consécration dans les Évangiles et dans les Liturgies. — Tel est le sens naturel des mots « Hoc est corpus meum ». Les Apôtres, la tradition tout entière les ont compris et traduits comme le fait l'Eglise. L'erreur en matière si grave serait inconcevable. — Quand Jésus eût proféré ces merveilleuses paroles, un miracle de premier ordre fut instantanément produit : le pain, pour employer le langage de l'Eglise, fut aussitôt transsubstantié au corps du Sauveur ; les accidents restèrent, mais la substance avait disparu, et la promesse faite au-

27. Et prenant le calice il rendit grâces et le leur donna, disant : Buvez tous de ceci ;

27. Et accipiens calicem, gratias egit, et dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes.

trefois par le Christ. Cf. Joan. ch. vi, était accomplie. Nous avions une nourriture céleste qui donne l'immortalité.

27. — Mais, pour que le banquet d'amour fût complet, il fallait un breuvage de même nature. Jésus passe donc à une seconde consécration. — *Accipiens calicem*. La coupe qui a circulé plusieurs fois déjà pendant le festin légal va porter aux Apôtres une liqueur toute divine. Sa forme était bien éloignée de celle de nos calices modernes. C'était, selon toute probabilité, un gobelet peu profond, très-évasé, muni d'un pied fort bas et de deux petites anses, imité des modèles grecs et romains comme la plupart des ustensiles juifs à cette époque. Cf. A. Rich, Diction. des Ant. rom. et grecq. au mot « Calix » ; Smith, Dict. of the Bible, art. Cup. La légende n'a pas manqué de s'en emparer, comme elle avait fait des trente pièces d'argent : elle le fait remonter de main en main jusqu'au patriarche Noë. Cf. Sepp, Leben Jesu-Chr., t. V, p. 90 et s. Dans ce calice Jésus versa du vin rouge, Cf. Lightfoot, Hor. hebr. in h. l., car c'est le plus commun en Palestine et c'est lui, dit Tertullien, qui représente mieux le sang, « sanguinis vetus figura ». Il y versa aussi un peu d'eau. La tradition l'enseigne très-généralement. Origène n'aimait cependant l'emploi du vin *ἄκρως*, sous prétexte qu'il symbolise mieux le sang très-pur du Sauveur. Mais le rituel juif prescrivait en termes formels de mêler de l'eau au vin dans les coupes du festin légal (Cf. Lightfoot, de Minister. templi, c. xiii, n. 3), avec l'une desquelles le calice eucharistique dût se confondre, comme l'admettent communément les exégètes. La troisième coupe était appelée dans le langage liturgique des Juifs כוס הברכה, « coupe de la bénédiction », nom que S. Paul donne précisément aux espèces sacramentelles, Cf. I Cor. x, 16 ; c'était elle qui était regardée comme la principale, parce qu'elle suivait immédiatement la manducation de l'agneau pascal. Pour ces motifs, divers auteurs (Lightfoot, Hor. Talm. in h. l. ; Paulus, Exeg. Handb., t. III, p. 497 ; Fouard, Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.), ont pensé que c'est elle qui eut l'honneur d'être transformée au corps et au sang du Sauveur. D'autres interprètes se sont déclarés en faveur de la quatrième coupe ; d'autres en faveur de la cinquième qui mettait fin à la cène. Nous verrons, en expliquant le mot « omnes », que cette dernière hypothèse est probablement la plus vraie des trois. — *Gratias egit* ;

en grec, *εὐχαριστίας* : de là le beau nom d'Eucharistie, c'est-à-dire action de grâces, donné au divin sacrement de l'autel, que Jésus instituait alors en rendant grâces à son Père. Du reste, *εὐχαριστέω* diffère à peine du verbe *εὐλογέω* employé au v. 26. D'autres rites, ceux-là même que le prêtre reproduit chaque jour en consacrant les espèces du vin, durent être suivis par Jésus : il éleva légèrement la coupe et regarda le ciel, comme devait faire le père de famille pendant le festin de la Pâque, d'après la tradition juive. Cf. la glose de Bab. Berach. f. 51, 4. — *Dedit illis* : il fit passer le calice de main en main, après leur avoir recommandé d'en boire tous sans exception : *Bibite... omnes*. Cet « omnes » a reçu des interprétations bien diverses, parfois même bien ridicules. C'est ainsi que les protestants, et en général les partisans de la communion sous les deux espèces, ont prétendu que Jésus l'aurait dirigé tout exprès, dans un pressentiment prophétique, contre l'Eglise catholique qui devait plus tard retirer aux laïques l'usage du calice ; voir Buxtorf, Dissert. de cœna Domini, p. 323. Suivant Cornille de Lapière, in h. l., Notre-Seigneur voulait simplement montrer à ses disciples et à leurs successeurs que les deux espèces du pain et du vin sont de rigueur pour que le sacrifice de la messe soit complet, mais qu'il n'appartient qu'aux seuls prêtres de communier sous les deux espèces. Maldonat et le P. Perrone, Theolog. dogmat., lib. viii, § 198, font une autre conjecture sur l'intercalation du mot « omnes ». Il avait pour but, disent-ils, d'insinuer aux disciples que, tous devant participer à ce calice unique, il fallait que chacun prit ses précautions de manière à en laisser aux autres. — Assurément, aucune de ces explications n'aura dû paraître satisfaisante à nos lecteurs. De concert avec M. J. Langen, die letzten Lebenstage Jesu, p. 185 et suiv., nous leur proposons l'interprétation suivante qui a le double avantage de ne rien contenir d'excentrique et d'être appuyée sur les coutumes sacrées des Juifs. Nous avons dit, note du v. 24, qu'à la fin du repas légal, quand on avait récité la seconde partie de l'Hallel, les convives avaient le droit de proposer une cinquième coupe. Nous croyons que Notre-Seigneur, usant de ce droit, remplit pour la cinquième fois le calice qui avait servi à l'assemblée : bien plus, c'est alors qu'il consacra le vin en son sang. Mais comme chacun était libre, d'après les instructions du rituel, d'accepter ou de refuser cette dernière coupe, il

28. Hic est enim sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.

29. Dico autem vobis, non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque

28. Car ceci est mon sang du Nouveau Testament qui sera versé pour un grand nombre en rémission des péchés.

29. Or je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la

prit soin d'indiquer à ses Apôtres qu'ils devaient tous y participer. De là l'insertion de l'adjectif « omnes ».

28. — De là aussi celle de la particule *enim* : Buvez-en tous, attendu que ce n'est pas un breuvage ordinaire, mais mon propre sang. — La seconde formule de consécration est « mutatis mutandis » la reproduction de la première; elle en est par là-même la confirmation. Aussi le protestant Stier, *Reden des Herrn.*, h. I., a-t-il raison de dire que ceux qui seraient tentés d'interpréter d'une manière superficielle ou erronée l'une des deux paroles d'institution peuvent trouver dans l'autre le vrai sens voulu par Jésus. C'est ce qu'indiquait déjà Tertullien dans son vigoureux langage : « In calicis mentione testamentum constituens sanguine suo obsignatum, substantiam corporis confirmavit. Nullius enim corporis sanguis potest esse, nisi carnis » (cité par Stier). — *Hic est* : dans le grec, τοῦτο, « hoc », de même qu'au 1. 26. Le sujet est indéterminé. Ceci, ce que contient cette coupe. — *Sanguis meus* ; mon vrai sang, et non son symbole. La phrase « Ceci est mon corps » avait directement changé le pain au corps du Sauveur ; la phrase semblable « Ceci est mon sang » transsubstantia directement le vin en son sang. Les paroles de Jésus furent en effet, comme l'enseigne la Théologie, « verba operatoria, et non simpliciter ac nude enuntiativa ». Aux hérétiques qui osent affirmer, avec l'anglais J. Morison, que la cène eucharistique est « une parabole pour l'œil, pour le toucher, pour le goût », nous répondons avec S. Thomas d'Aquin que l'œil, le toucher, le goût se trompent s'ils ne veulent juger que d'après les apparences. L'Eucharistie est un mystère qui réclame la foi. — *Novi Testamenti*. L'ancienne Alliance, conclue entre Jéhova et le peuple juif, avait été inaugurée, scellée au pied du Sinaï par le sang de nombreuses victimes ; Cf. Ex. xxiv, 5-8 ; Hebr. ix. Moïse, jetant sur le peuple quelques gouttes de ce sang, avait dit : « Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum », Ex. xxiv, 8. Jésus veut de même inaugurer et sceller par du sang répandu la nouvelle Alliance dont il est le médiateur : toutes fois c'est son propre sang qui rachètera l'humanité. — *Qui pro multis* ; c'est-à-dire pour tous, Cf. xx, 28, ou du moins pour tous ceux qui s'en feront l'application. —

*Effundetur* : allusion à la Passion du lendemain. Le verbe grec est au présent, ἐκχυνέσθων, pour mieux marquer que le sang du Sauveur allait couler dans quelques heures à peine, comme une libation agréable à Dieu. Il suit encore des mots « pro multis effundetur... » que la liqueur contenue dans la coupe après la consécration était substantiellement la même que le sang qui devait être versé le vendredi saint pour le salut du monde. — *In remissionem peccatorum*. Les souffrances et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avaient pas d'autre but que celui de remettre les péchés des hommes. « Sanguis Jesu Christi... emundat nos ab omni peccato », I Joan. 1, 7 ; Cf. Hebr. ix, 14 ; I Petr. 1, 19 ; Apoc. 1, 5. — Nous parlerons ailleurs (explication de S. Luc, xxii, 20) des variantes qui existent entre les Évangiles à propos de cette seconde formule ; elles sont plus considérables encore que celles qui existent au sujet de la première.

29. — *Dico autem vobis*. Après avoir institué et laissé à son Église un double gage de son amour, le divin sacrement de l'autel et le saint sacrifice de la Messe, Jésus-Christ annonce qu'il n'a plus qu'à mourir. — *Non bibam amodo* : ἀπὸ ἄρτι, désormais, à partir de cet instant. Selon toute probabilité (voir la note de Marc. xiv, 25), Jésus n'avait communie sous aucune des deux espèces. Il avertit donc ses Apôtres que, bien qu'il leur ait recommandé à tous sans exception de boire à la coupe eucharistique, il n'y trempera pas lui-même ses lèvres. — *Ex hoc genimine vitis*. Expression poétique pour désigner le vin : c'est l'hébraïsme פרי הגפן ; Cf. Deut. xxi, 9, תבואת הכרם. Les Protestants ont parfois conclu de ces paroles que, même après la consécration, il existait du vin dans le calice qui circulait alors entre les mains des disciples ; plusieurs des leurs (Olshausen, Stier, etc.) les réfutent sans peine en montrant que le Sauveur ne parlait pas exclusivement de la liqueur contenue dans la coupe, mais du vin d'une manière générale. — *Usque in diem illum* : le jour de la Résurrection, d'après les auteurs grecs ; le ciel, d'après le contexte. — *Illud bibam...* Il est évident qu'ici le langage de Notre-Seigneur ne doit pas être pris à la lettre : c'est une métaphore orientale, du reste parfaitement biblique, destinée à représenter les délices du ciel, comparées à

vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père.

30. Et, l'hymne dit, ils allèrent sur la montagne des Oliviers.

31. Alors Jésus leur dit : Tous vous éprouverez un scandale à cause de moi cette nuit ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées.

in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei.

30. Et, hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.

31. Tunc dixit illis Jesus : Omnes vos scandalum patiemini in me, in ista nocte. Scriptum est enim : Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis.

Marc. 14, 27 ; Joan. 16, 32 ; Zach. 13, 7.

celles d'un festin. — *Novum*, c'est-à-dire « novo et inaudito modo », suivant S. Jean Chrysostôme, Hom. LXXXII in Matth. et Théophylacte ; « iterum » d'après d'autres ; plus simplement : nouveau, meilleur, supérieur. — *In regno Patris mei* : dans le royaume messianique parvenu à sa consommation bienheureuse et glorieuse. — C'est ainsi qu'en terminant la cène, Jésus-Christ associe la joyeuse pensée de son règne futur au triste tableau de ses souffrances. Pour nous, la sainte Eucharistie qu'il venait d'instituer est donc en même temps un mémorial et un emblème prophétique : un mémorial au point de vue du passé, car elle nous rappelle la Passion du Christ ; un emblème prophétique au point de vue de l'avenir, puisqu'elle est le type du festin des noces de l'agneau que nous célébrerons éternellement au ciel.

8. — *Jésus prédit le reniement de S. Pierre et la fuite des Apôtres*, §§. 30-35. — Parall. Marc. xiv, 26-31 ; Luc. xxi, 34 ; Joan. xiii, 36-38.

30. — *Hymno dicto*. S. Matthieu désigne ainsi la seconde partie de l'Hallel (Cf. l'explication du §. 24) ou, suivant l'opinion que nous avons adoptée, le grand Hallel (Ps. cxix-cxxxvi ; hebr. cxx-cxxxvii) qu'on devait réciter quand on avait pris la cinquième coupe ; Cf. Buxtorf, Lexic. talm. s. v. הלל. On a prétendu, il est vrai, que Notre-Seigneur avait composé un hymne tout exprès pour la circonstance : mais c'est là une hypothèse légendaire basée sur des récits apocryphes. Cf. August. Ep. ccxxxvii, ad Ceretium Episc. ; Erius et Calmet in h. l. — *Exierunt* ; ils quittèrent le cenacle, puis la ville, pour se rendre au-delà du torrent de Cédron. — *In montem Oliveti* : plus exactement (Cf. §. 36) au jardin de Gethsémani, situé au pied du mont des Oliviers.

31. — *Tunc*. D'après le contexte, ce mot indiquerait que la prédiction de Jésus relative au prochain reniement de S. Pierre eut lieu sur le chemin de Gethsémani ; mais S. Luc, xxii, 34 et ss. et S. Jean xiii, 36 ; Cf. xiv, 31, la placent au cenacle : d'où il suit que la

particule *tote*, ici comme en d'autres endroits, sert à S. Matthieu de formule générale pour passer d'une scène à une autre, sans égard pour un ordre strictement chronologique. Patrizzi et d'autres auteurs croient rétablir plus parfaitement l'harmonie entre les récits, en admettant qu'il y eut deux prédictions successives du même fait, l'une pendant, l'autre après la cène. Mais il nous paraît difficile que Jésus ait répété deux fois les mêmes choses à des intervalles si rapprochés. — *Omnes vos* : tous sans exception, même S. Pierre, S. Jacques et S. Jean. — *Scandalum patiemini* ; dans le grec, *σκανδαλισθήσεσθε*, c'est-à-dire, d'après l'excellente paraphrase d'Euthymius, *σκανδαλισθήσεσθε τὴν ἐκ ἐπὶ πίστιν*. Toutefois, ce n'est pas une apostasie proprement dite, mais seulement une désertion momentanée, un lâche abandon, que Jésus prédit en ce moment. — *In me*, pour « propter me ». Je serai pour vous une occasion de chute ; ma passion sera un obstacle contre lequel votre faiblesse viendra se heurter, de manière à vous renverser pour un instant. — *Scriptum est enim*. Cette triste conduite des Apôtres avait été prévue de Dieu, et depuis longtemps l'Ecriture l'avait annoncée. Cf. Zach. xiii, 7. — *Percutiam...* Le texte de Zacharie n'est pas cité textuellement par S. Matthieu ; nous retrouvons du moins le sens exact de la prophétie dans l'Evangile. Là, Jéhova s'adressant à son glaive, lui disait : « Framea, suscitare super pastorem meum... ; percutere pastorem et dispergentur oves ». Ici, il annonce, ce qui revient au même, qu'il frappera directement le pasteur. Ce pasteur est évidemment Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cf. Joan. x, 11 : les brebis sont le symbole des Apôtres qui, au premier danger, s'enfuirent et se dispersèrent comme un troupeau timide et sans défense. Leur foi était vive sans doute, mais elle ne devait pas résister complètement au choc des événements dont ils allaient être bientôt les témoins.

32. — Le passage prophétique de Zacharie se terminait par une promesse consolante de Jéhova. Après l'allocution terrible à son

32. Postquam autem resurrexero, præcedam vos in Galilæam.

*Marc. 14, 28; et 16, 7.*

33. Respondens autem Petrus, ait illi : Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.

34. Ait illi Jesus : Amen dico tibi, quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis.

*Marc. 14, 30; Joan. 13, 38.*

35. Ait illi Petrus : Etiam si oportuerit me mori tecum, non te negabo. Similiter et omnes discipuli dixerunt.

*Marc., 14, 43; Luc., 22, 33.*

32. Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée.

33. Et Pierre lui répondit : Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne serai pas scandalisé.

34. Jésus lui dit : En vérité je te dis que cette nuit, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois.

35. Pierre lui dit : Même s'il me fallait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. Et tous les disciples dirent de même.

glaise que nous avons entendue, le Seigneur ajoutait : « Convertam manum meam ad parvulos », annonçant ainsi qu'il sauverait les pauvres brebis, même après leur folle et coupable dispersion. Jésus fait aux Apôtres une promesse analogue. — *Postquam autem...*; δὲ, « autem », par opposition à la fuite des disciples. — *Resurrexero* : parole de joie et de grand encouragement, que le Sauveur n'omet jamais de prononcer chaque fois qu'il prédit les circonstances douloureuses de sa Passion. — *Præcedam vos...* Après sa mort, les Apôtres quitteront Jérusalem et la Judée, pour se réfugier en Galilée, dans cette province qui leur était chère à tous, à cause des joies si douces que leur avait procurées la société de Jésus; dans cette province où ils seront à l'abri des hiérarques acharnés contre le Christianisme naissant : le divin Maître leur promet, non-seulement d'aller les y rejoindre, mais de s'y trouver avant eux pour les recevoir. Ce qu'il fit en effet, comme nous le verrons bientôt, xxviii, 40-46; Cf. Joan. xxi; 1 Cor. xv, 6.

33. — *Respondens Petrus*. Le chef du sacré Collège refuse de croire qu'il abandonnera lâchement son Maître. Emporté par l'indignation qu'excitait dans son cœur une telle prophétie, il s'écrie avec sa véhémence accoutumée : — *Et si omnes...* Les autres feront ce qu'ils voudront, il n'a pas à s'en préoccuper actuellement; pour lui *nunquam*, ni pendant cette nuit, Cf. γ. 34, ni en aucune autre circonstance. Οὐδέποτε, « nunquam ullo pacto », Fritzsche. « Duplex crimen erat, dit S. Jean Chrysostôme, Hom. lxxxii in Matth., jugeant la conduite de S. Pierre en cette occasion, et quod contradixerit, et quod se aliis anteposuerit; tertium gravius adest, quod totum sibi adscripserit ». Mais il ajoute ensuite, et en toute vérité, que la faute du

prince des Apôtres provenait « ex multa caritate ».

34. — *Amen dico tibi*. Jésus répète d'un ton plus ferme et plus solennel sa précédente assertion, qu'il a soin pourtant de préciser davantage, pour, en mieux montrer la parfaite certitude. En outre, il l'applique cette fois directement à son contradicteur. — *Antequam gallus cantet*. Les Grecs nommaient ἀλεκτροφωνία, « chant du coq », la troisième veille de la nuit, celle qui s'écoulait entre minuit et trois heures, parce que c'est alors que le coq fait entendre son chant matinal. Partant de là, divers auteurs ont pensé que Notre-Seigneur avait eu l'intention de désigner cette partie spéciale de la nuit, également connue des Latins sous le nom de « Gallicinium », Cf. Plin. Hist. Nat. x, 24; Amm. Marcell. xxii. Mais il vaut mieux laisser à sa parole la signification plus générale qu'admettait déjà la version syriaque : « Avant que la nuit se soit écoulée », ou mieux encore, d'après S. Marc, xiv, 30 : Avant que le coq ait cessé de chanter. — *Ter me negabis*. Le malheureux disciple, dans quelques heures, aura renié son Maître jusqu'à trois fois. Les autres abandonneront seulement Jésus; mais lui, le chef du Collège apostolique, il ira jusqu'au reniement! Cf. γγ. 67-74 et parall.

35. — *Ait illi Petrus*. De même que Jésus avait maintenu sa triste prédiction, de même S. Pierre maintient sa première promesse, en la renforçant de son mieux. — *Etiam si oportuerit...* Fidèle jusqu'au bout, jusqu'à la mort s'il le faut! s'écria-t-il impétueusement. Tout en blâmant sa présomption qui le faisait trop compter sur lui-même, pas assez sur Dieu (σφοδρὸν ἐν αὐτῷ τὸ πάθος τῆς ἐφ' ἑαυτῷ πεποιθήσεως, Euthym.), les Pères ne peuvent s'empêcher d'admirer et de louer son courage,



36. Alors Jésus vint avec eux dans un jardin qui est appelé Gethsémani, et il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici tandis que j'irai là et prierai.

37. Et ayant pris avec lui Pierre

36. Tunc venit Jesus cum illis in villam quæ dicitur Gethsemani, et dixit discipulis suis : Sedete hic, donec vadam illuc et orem.

37. Et, assumpto Petro et duobus

issu d'un amour généreux. « Putabat se posse, quod se velle sentiebat », S. Augustin, de Grat. et lib. Arb. c. xvii. « In tantum et affectu et caritate Christi efferebatur, ut et imbecillitatem carnis suæ et fidem verborum Domini non contueretur », S. Hil. h. l. — *Non te negabo* : en grec οὐ μὴ...; la négation est doublée, pour représenter une impossibilité absolue. — *Similiter et omnes...* Les autres Apôtres affirment tous avec la même vigueur qu'ils mourront plutôt que d'abandonner leur Maître. Jésus les laisse dire sans insister davantage, voyant bien qu'ils étaient en ce moment trop surexcités pour comprendre ses avis et pour en tenir compte.

9. — Agonie de Gethsémani, §§. 36-46.

Parall. Marc. xiv, 32-42; Luc. xxii, 39-46.

NUIT DU JEUDI AU VENDREDI.

36. — C'est ici que commence la Passion proprement dite du Sauveur. Elle s'ouvre par une des scènes les plus douloureuses que Jésus ait eu à endurer avant sa mort. Seule, l'agonie de la croix peut être comparée à l'agonie de Gethsémani. Les tortures infligées par les hommes, quelque déchirantes qu'elles puissent être, sont cependant peu de chose à côté des souffrances morales qui sont directement imposées par Dieu; or, c'est Dieu lui-même qui fit porter à l'âme du Sauveur, dans le jardin de Gethsémani, l'horrible poids de tous les péchés du monde. — *Tunc venit... in villam.* Ce domaine, car tel est le sens du mot grec χωρὶς (prædium) des Latins, était situé au-delà du torrent de Cédron. Cf. Joan. xviii, 1, au pied du mont des Oliviers. Le pèlerin trouve précisément au N. E. de Jérusalem, non loin de la porte Saint-Étienne et des remparts, de l'autre côté du Cédron, un emplacement à peu près carré, long de 160 pieds anglais, large de 150, qu'on lui dit ou plutôt qu'on lui prouve, d'après une tradition qui remonte au moins jusqu'à Constantin (Cf. Euseb. Onomasticon, s. v. Gethsemani; S. Jérôme, ibid.; Sepp, Jerus. u. das h. Land, 1864 t. I, p. 564 ss.), avoir été le théâtre de l'agonie de Jésus. Les Pères franciscains, aux soins desquels il est depuis longtemps confié, l'ont récemment entouré de grands murs; ils y ont planté à profusion la fleur dite de la Passion, la rose, le romarin, et le « Graphalium sanguineum » ou Goutte de sang, qu'une gracieuse légende

fait naître de la sueur sanglante de Jésus. Mais le principal ornement de ce précieux enclos consiste dans huit oliviers énormes, aux troncs noueux, au rare feuillage, que des connaisseurs font remonter jusqu'à deux mille ans. Cf. O. Strauss, Sinai u. Golgotha, 8<sup>e</sup> édit. p. 224, et qui purent en effet échapper comme par miracle aux coupes nombreuses pratiquées dans les environs de Jérusalem par Pompée, par Titus, par Adrien et par les croisés. Cf. Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusal., Paris 1837, t. II, p. 181; Lamartine, Voyage en Orient, t. I, p. 470; Mgr Mislin, les Saints Lieux, 1<sup>re</sup> édit. t. II, p. 4 et ss.; Fouard, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p. 25. — *Quæ dicitur Gethsemani.* L'étymologie la plus probable de ce nom est גֶּתְשֶׁמָנִי, Geth Schemané, « pressoir d'huile ». Le jardin aurait été ainsi appelé à cause du pressoir qui s'y trouvait pour écraser les olives au temps de la récolte. D'autres préférèrent גֶּתְ שֶׁמֶן, Ghé Schemané, « vallée d'huile », c'est-à-dire vallée fertile, ou vallée produisant beaucoup d'huile; mais alors, comment appliquer l'insertion du T? Cf. Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. — *Dixit discipulis suis* : il n'en restait que huit, Judas étant parti et trois autres apôtres, S. Pierre, S. Jacques le Majeur et S. Jean devant accompagner Jésus; Cf. §. 37. — *Sedete*, c'est-à-dire « manete », selon la double signification du verbe יָשָׁב. — *Donec vadam illuc.* « Hic, illuc » : Jésus désignait les deux endroits du geste. On a justement rapproché de ces paroles celles d'Abraham laissant ses serviteurs au pied du Moria qu'il allait graver avec Isaac : « Expectate hic...; ego et puer illuc properantes, postquam adoraverimus, revertemur », Gen. xxii, 5. Jésus ne va-t-il pas, dans sa prière d'agonie, s'étendre sur l'autel avec la foi d'Abraham et la résignation d'Isaac? Cf. Stier, Reden des Herrn, in h. l.

37. — *Et assumpto.* La présence de tous les disciples pendant le drame douloureux et solennel quise préparait eût troublé le recueillement de Jésus : du reste, leurs dispositions actuelles n'étaient nullement conformes à la situation par laquelle il allait passer. Il prend donc seulement avec lui les trois Apôtres les plus intimes, Pierre, le chef du sacré Collège, qui venait de manifester si chaudement son amour, les fils de Zébédée, qui

filiis Zebedæi, cœpit contristari et mœstus esse.

38. Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem ; sustinete hic, et vigilate mecum.

39. Et progressus pusillum, procidit in faciem suam, orans, et di-

et les deux fils de Zébédée, il commença à être contristé et affligé.

38. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort, tenez-vous ici et veillez avec moi.

39. Et, s'étant éloigné un peu, il se prosterna sur la face, priant et

avaient consenti à vider en compagnie de Jésus la coupe d'amertume ! Tous ensemble, ils s'enfoncent plus avant dans le jardin. Ceux qui avaient été témoins de la Transfiguration glorieuse du divin Maître allaient contempler de près son humiliation. — *Cœpit*. C'est le prélude de la lutte terrible que Jésus va soutenir. — *Contristari et mœstus esse*. Dans le grec, λυπεῖσθαι καὶ ἀδυνατεῖν. Ces deux mots expriment le sentiment de la douleur, mais d'une douleur parvenue à divers degrés d'intensité. Λυπεῖσθαι est le terme le plus général : il est simplement opposé à χαίρειν, se réjouir ; ἀδυνατεῖν représente une tristesse excessive, de poignantes angoisses. Suidas l'explique par λένυ λυπεῖσθαι, ἀπορεῖν « être extrêmement affligé, n'en pouvoir plus » ; Euthymius par βαρυνεῖν, « avoir l'âme lourde » ; Hésychius par ἀγωνίζεσθαι, « être en agonie ». S. Justin, Dial. cum Tryph. cxxv, dit que cette douleur avait paralysé l'âme de Jésus, de même qu'autrefois la main mystérieuse de l'ange avait fait pour la force de Jacob. Et ce n'est là que le commencement de l'agonie du Sauveur !

38. — *Tunc ait illis*. Jésus ne peut s'empêcher de faire aux amis qui l'accompagnent l'humble aveu de l'immense douleur qui pèse sur son cœur. — *Tristis est anima mea* : dans le grec περὶ θανάτου, « vaide tristis », ayant de la tristesse tout autour de soi. Περὶ, dans la composition des mots, ajoute de l'intensité à l'idée. — *Usque ad mortem*. Être triste jusqu'à la mort, c'est être en proie à un chagrin supérieur aux forces humaines et capable de faire mourir. D'autres, avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, avaient usé de cette locution pour représenter la tristesse parvenue à son degré suprême ; Cf. Jon. iv, 9 ; Jud. xvi, 16 ; Eccli. xxxvii, 2 ; mais, si c'était pour eux une hyperbole, c'était pour Jésus une entière réalité. Un homme ordinaire eût infailliblement succombé sous un si lourd fardeau. « Ah ! Seigneur, s'écrit Bourdaloue, 4<sup>e</sup> Sermon sur la Passion, 1<sup>re</sup> part., votre douleur est comme une vaste mer, dont on ne peut sonder le fond, ni mesurer l'immensité. Ce fut pour grossir et enfler cette mer que tous les péchés des hommes, ainsi que parle l'Écriture, entrèrent comme autant de fleuves dans l'âme du Fils de Dieu... Faut-il s'étonner si tout cela, suivant la métaphore

du Saint-Esprit, ayant formé un déluge d'eaux dans cette âme bienheureuse, elle en demeure comme absorbée ? » — *Sustinete hic* : synonyme de « sedete hic » du v. 36. Dans le grec, μένετε Ἰδε, restez ici. — *Et vigilate mecum*. Même les plus intimes parmi les intimes ne devaient pas être les témoins immédiats de l'agonie du Sauveur : pour de tels combats et de telles souffrances on a besoin de solitude, « ita tamen, ajoute délicatement Bengel, ut in proximo sint amici ». La pensée que ses trois meilleurs Apôtres veillent à quelque distance sera une consolation pour le cœur de Jésus.

39. — *Et progressus pusillum*. S. Luc précise exactement la distance : « Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis », xxii, 44. On montre dans le jardin de Gethsémani une sombre grotte dans laquelle Notre-Seigneur se serait retiré pour son agonie. Un peu plus loin est un rocher qui aurait servi de banc aux trois disciples et près de là l'emplacement sinistre (« terra damnata ») de la trahison, que mentionnait déjà le pèlerin de Bordeaux en 333. — *Procidit in faciem suam* ; יִשְׁתַּחוּ, il se prosterna tout de son long, prenant l'attitude de l'anéantissement, de la désolation, mais aussi de la parfaite soumission. — *Orans*. La prière est son meilleur remède en ce moment terrible. L'Esprit Saint a daigné conserver pour notre instruction et notre consolation perpétuelles la formule qui s'échappa du cœur et des lèvres de Jésus. Bien qu'elle soit rapportée avec quelques variantes par les synoptiques, elle est au fond la même dans leurs récits. On y remarque trois éléments principaux : un appel plein de confiance au Père éternel, une pressante supplication, la résignation la plus absolue. — *Pater mi* : Dieu demeure son Père, quoiqu'il l'accable de souffrances. Tout prosterner qu'il est dans la poussière, Jésus conserve le sentiment complet de sa dignité, de sa divine filiation. — *Si possibile est*. C'est à ce Père bien-aimé que Notre-Seigneur adresse sa requête ; mais, avant de la formuler, il témoigne déjà de sa parfaite soumission. S'il est possible ! En effet, ce n'était pas absolument impossible : Jésus ne subissait pas les coups d'un inexorable destin. Et pourtant, les décrets célestes relatifs à la Passion du Christ ne sont-ils pas arrêtés